

Comment remercier Charlotte des "Anecdotes sur la famille GUIGNE" présentées d'une façon charmante.

Elles m'ont donné le désir de raconter les souvenirs glanés pendant les années écoulées au sein de cette famille.

Mais avant de commencer ce récit, j'aimerais vous situer dans le temps et l'espace la "Famille Guigné".

De Gugnes, Guignes et à partir du XVIIème siècle, de Guigné, cette maison de bonne et authentique noblesse, originaire de Picardie fut maintenue en 1568 en sa noblesse par l'Intendant de cette province devant le Commissaire du Roi de "titre de cinq races".

Elle contracta de belles alliances avec les héritières des plus nobles maisons du pays.

La branche de Champagne, issue de celle de Picardie, a brillé du XVème au XVIIème siècle d'un vif éclat.

Au début du XVIème siècle, Pierre de Guigné, fils d'Emme de Guigné, s'installa en Touraine. Seule cette branche subsiste encore de nos jours.

A la fin du XVIIème siècle, un de ses membres, le Capitaine Joseph de Guigné, chevalier de Saint Louis, qui naviguait pour la Compagnie des Indes, fut arraisonné par des forbans. Rendant à bord de multiples services, il fut débarqué par faveur spéciale à l'Ile Bourbon où son calme, ses connaissances variées et surtout sa sagesse lui permirent de prendre sur les Indigènes et les Blancs, souvent peu recommandables, une influence si grande qu'un inspecteur de la Compagnie des Indes mentionnait quelques années plus tard son étonnement de voir l'agriculture, la vie et la mentalité transformées, grâce à l'impulsion donnée par le Commandant de Guigné. Celui-ci épousa en 1704 Françoise Carré de Talhouet. Son fils Pierre (1716 à 1742) fut désigné pour être délégué de l'Ile auprès de la Compagnie des Indes.

Cinq générations naquirent à l'Ile Bourbon de 1709 à 1809 date de la naissance du grand-père de Raoul.

Homme droit, intelligent il a eu une correspondance très étendue où chaque évènement était commenté avec finesse et sagesse.

Ayant fait des études assez poussées, il put après la ruine de ses plantations sucrières, être nommé conseiller à la Cour d'Appel de Pondichéry. Il épousa le cinq janvier 1839 Isabelle Abbadie. D'elle, je ne veux citer que quelques phrases des Annales Franciscaines de Marie. "Dès son enfance, Isabelle fut un modèle de piété et de douceur". "Sage Isabelle", ainsi la nommait-on, était bien jeune lorsque son père résolut de la marier.

Elle obéit et épousa à 17 ans à peine Michel de Guigné. Bien qu'une grande union règne dans ce ménage, elle ne cessa d'envier le sort des âmes consacrées à Dieu. A trente ans, entourée de son mari et de sept enfants tendrement aimés, elle donnait à ceux qui l'approchaient, une image de Paix, elle était incapable de commettre la plus petite faute volontaire. Dieu et son devoir furent toujours les motifs de ses actions.

Parfois, Madame de Guigné proposait à son mari de se faire prêtre afin de pouvoir se retirer elle-même dans un cloître ; tout en souriant doucement, il répondait qu'il n'avait pas le courage de se séparer d'elle. Il mourut en 1873 et elle entra au couvent en 1874, prenant le nom de mère Marie du Coeur Immaculé.

De ces deux êtres à la fois réalistes et idéalistes, naquirent : Anna, morte en 1870, religieuse Réparatrice, sous le nom de Mère Saint François Régis ; Joséphine mère Marie de Sainte-Véronique ; Paul ; Gabrielle ; Christian ; Albert ; Georges.

Je vais reprendre mon récit et vous raconter les souvenirs glanés pendant les années écoulées au sein de ma belle-famille.

J'avais eu une enfance et une adolescence heureuse et choyée dans un foyer uni, gai et accueillant, lorsque je fis la connaissance de Raoul et que commença un bonheur très grand qui ne s'éteignit qu'avec lui.

C'est à Nantes que je vis ma belle-mère pour la première fois. Je fus éblouie par sa beauté et, comme tous ceux qui l'approchaient, saisie par le rayonnement de sa personnalité qui faisait d'elle le centre de toute réunion.

Nous avons vécu avec elle pendant de longues années et j'ai pu admirer son activité, si grande, qu'avant de se coucher elle mettait près de son lit, du papier à lettre, un ouvrage, des livres et plus tard son chapelet ; si bien que je lui demandais en riant : "Prenez-vous, ma mère, le temps de dormir un peu ?"

Excellente musicienne, maîtresse de maison parfaite, femme très cultivée, elle adorait ses fils, et d'eux seuls et de son frère Constantin, acceptait que l'ordre de sa vie et de sa maison fût troublé.

Elle recevait volontiers, ne changeant ni ses heures ni ses menus, considérant, je crois, que ce qui lui convenait devait plaire à tous.

Son exactitude était poussée si loin que le maître d'hôtel, annonçant le déjeuner, s'est souvent entendu dire : "Il est midi trente-deux" ou "Revenez dans trois minutes car il est midi vingt-sept, etc..."

Je connais une jeune femme qui, suivant ses cours d'infirmière à Tours, devait, si son service l'avait retardée, se contenter souvent du fromage et des fruits qui terminaient le repas, bien heureuse lorsqu'elle n'avait pas que ces derniers.

Les années passées au Prieuré me laissent de très doux souvenirs, égayés par les tournois d'échecs que Robert, Raoul et moi disputions, (quatre cent cinquante-huit parties, avons-nous compté).

Le mah-jong où Charlotte excellait, les parties de cartes, le rire de Pussy, les mots croisés et les conversations indéfinies sous l'oeil bienveillant de ma belle-mère qui souvent nous parlait de son enfance où son frère Constantin tenait une place très importante.

Gâté de tous, il en profitait pour martyriser ses soeurs et s'attribuer les meilleures parts, si bien qu'un jour où l'on servait du poulet, ma mère doucement ironique lui dit : "Je ne savais pas que goulu prit deux ailes".

Elle aimait profondément son père, homme de grande classe, remarquablement bien physiquement, très cultivé, qui parlait neuf langues et jouissait de la confiance de son Roi qui le chargeait de missions importantes et délicates. Ambassadeur auprès du Quirinal et du Vatican, il donnait de grandes réceptions et sa femme très pieuse recevait souvent Don Bosco et Mère de la Passion, fondatrice des Franciscaines Missionnaires de Marie.

De sa vie de jeune femme, elle gardait des souvenirs très précis qui commençaient dans le petit parloir des Franciscaines à Rome sous l'oeil bienveillant de Mère Marie du Coeur Immaculé De Jésus, sa belle-mère.

Du temps passé à Sumatra, île ensoleillée, aux fleurs de couleurs vives, aux parfums suaves, elle gardait un souvenir très bon à qui le service impeccable des boys, le confort inconnu en France et surtout l'amitié paternelle de l'oncle Paul donnaient un relief très grand.

Puis vinrent les longs séjours à Senejac.

Senejac est une très agréable propriété située à dix-neuf kilomètres de Bordeaux qui, appartenant à oncle Pierre, dernier descendant de la branche

française, avait été cédée aux quatre frères Guigné. A Senejac, oncle Paul entendait faire respecter son droit d'aînesse et la vie eût été assez monotone sans le voisinage d'Agassac, ravissant château moyennageux entouré de douves.

Elle en parlait souvent, évoquant ce premier déjeuner dont elle sortit confuse ; elle avait pris du fromage alors qu'au début du repas elle avait prétendu n'en manger qu'après un déjeuner insuffisant.

Elle appréciait l'accueil et la bonté jamais démentis de Tantine, l'intelligence, la culture et la gaieté de ses neveux et nièce.

Elle est restée très liée avec Marie et une de ses dernières joies a été de recevoir Pierre de la Martinière chez qui elle retrouvait l'esprit et la gentillesse de sa mère. Ses journées passées à Agassac la dédommageaient des heures sévères de Senejac.

Nous évoquons Rochefleurie, villa ravissante située à Cannes et dont le parc s'étendait de la mer à la Californie.

Rochefleurie si chère à nos trois ménages, où était mort mon beau-père, homme charmant et plein d'esprit, aimé et admiré de ses fils et de Lily qui avait eu la chance de le connaître.

Rochefleurie où ma belle-mère avait reçu les hommages de tant de personnages célèbres et où Botrel avait composé une chanson pour vanter son charme "La plume au vent".

Après la mort de mon beau-père, vinrent pour elle les heures tristes loin de la douceur méditerranéenne et pourtant je ne puis m'empêcher de trouver charmant le pays qui abrita ses dernières années, mon pays natal, la Touraine où tout semble aimable et doux.

Pour elle, ce fut l'exil et cependant très vite elle eut, grâce à sa souveraine beauté, une place de choix dans la Société.

Puis Monseigneur Gaillard, le chanoine Danvire, l'ancien curé de Boussay et tant d'autres personnes l'aidèrent à faire de ses dernières années, des étapes de renoncement, de pauvreté, de prières, qui achevèrent le travail amorcé par oncle Paul et l'amènèrent à une acceptation, un abandon à la volonté de Dieu qui me semblent confiner à la sainteté.

Tout, jusqu'à ce service de 3ème classe dans la cathédrale froide et déserte donnait l'impression qu'après une vie où tout lui souriait où tout était succès, il fallait que ses enfants sentissent la vanité des biens terrestres.

J'ai parlé très longuement de ma mère car elle était au centre de notre vie mais combien de souvenirs merveilleux me restent des oncles et de mes cousins.

Trois oncles si différents et si attachants !

MES ONCLES

Oncle Paul

J'ai peu connu oncle Paul qui m'a accueillie à Cannes avec une affectueuse bonté.

Son aspect imposant, sa gravité et son sens, peut-être un peu exagéré, de ses responsabilités, faisaient de lui un véritable chef de famille dont l'autorité rayonnait non seulement sur ses enfants mais aussi sur ses frères, soeur, belle-soeur, neveux et nièces.

En homme d'affaires accompli, il savait la valeur de l'argent, ce qui ne l'a pas empêché, après la mort de mon beau-père, de mettre à la disposition de ma belle-mère une somme très importante.

De belle stature, portant une longue barbe, son air majestueux et impassible lui avait valu des indigènes de Sumatra un respect touchant à la vénération.

Il avait des dons médicaux qui lui permirent de sauver tante Julie atteinte du choléra.

Le moyen était simple : deux baignoires, l'une remplie d'eau très chaude, l'autre d'eau très froide.

Pendant trente-six heures, oncle Paul plongeait sa malade dans l'une puis dans l'autre baignoire.

Et tante Julie guérit.

Autant que j'aie pu comprendre, il était le roc sur lequel la famille s'appuyait.

Il avait un tel sens de ses responsabilités, une telle confiance, peut-être seulement apparente, en sa valeur, un tel dévouement aux Guigné, que chacun s'inclinait devant ses décisions.

Il s'identifiait à tel point à tous les événements familiaux qu'il lui arriva à la naissance de l'un de ses enfants, de signer sur le registre d'Etat Civil : "Guigné Frères" !

Ma belle-mère, femme ravissante, adulée, certainement plus cultivée que son beau-frère, subissait son influence et pendant plus de trente ans, il fut, si j'ose le dire, son directeur de conscience.

Il lui écrivait chaque semaine et ses lettres étaient lues avec respect et ses conseils fidèlement suivis car sa foi profonde, sa droiture, se révélaient dans cette correspondance.

Après la mort de tante Julie, il décida que Jacques devait abandonner l'armée pour s'occuper de la Cour et je ne sais s'il comprit l'immense sacrifice qu'accomplissait son fils en quittant cette carrière qu'il aimait profondément et où il suscitait l'admiration de ses hommes et l'estime de ses chefs.

Jacques s'installa donc à la Cour.

La première fois que je vis la Cour elle m'a choquée par son air faussement médiéval, puis très vite j'ai été charmée par ces grandes pièces sombres et confortables et surtout par cette vue merveilleuse sur Annecy, son lac et ses montagnes.

Une vue qui favorisait l'oraison et a dû aider Jacques à prendre très vite une place prépondérante moralement et spirituellement dans toute la Savoie.

Dès son adolescence, il fit preuve d'une foi profonde et d'une volonté très ferme.

Marie de la Martinière se souvient que pour éviter les brimades qui sévissaient à Saint-Cyr, les élèves aspirants étaient gardés à l'école jusqu'à midi chaque dimanche. Jacques ne voulant pas renoncer à la communion avait l'énergie de rester à jeun jusqu'au grand déjeuner.

Oncle Paul, dur pour lui-même, a été une source de grandes souffrances pour sa belle-fille.

En 1914 et en 1915, Jacques fut blessé trois fois et oncle Paul partit au chevet de son fils, laissant Antoinette s'occuper des enfants.

Pauvre Antoinette ! triste et presque révoltée de ne pouvoir être près de celui qu'elle aimait et qui souffrait.

Cependant, ce caractère entier s'inclinait devant l'autorité d'Antoinette dès qu'il s'agissait des enfants et bien souvent, je l'ai entendu leur répondre : "Allez demander à votre mère, c'est à elle de décider".

Il était touchant de voir les attentions dont Antoinette, Mademoiselle Basset et les enfants l'entouraient et la sérénité, la grandeur d'âme dont il faisait preuve dans les difficultés et renoncements qu'entraîne la vieillesse.

Profondément chrétien, il avait combattu dans le corps des zouaves Pontificaux, avait soutenu Mère Marie de la Passion et l'avait accompagnée à Rome pour présenter à Pie IX les futurs statuts de l'Institut des Franciscaines

Missionnaires de Marie où sa mère et sa soeur Joséphine ont oeuvré de longues années.

Après une vie longue et droite, il parut devant Dieu en Janvier 1924.

Oncle Christian

Mon oncle Christian me fut présenté la veille de mon mariage et dans l'émoi et l'agitation de ce jour, je ne prêtai pas une grande attention au parrain de Raoul.

Cependant, son aspect distingué, racé et courtois me plut et lorsque le printemps suivant, nous partîmes pour Senejac, j'étais très contente de le revoir.

Le "cher" oncle nous avait cédé sa grande chambre du second, se contentant d'une petite pièce voisine où il n'y avait qu'un lavabo sans eau chaude.

Décrire ce qu'a été ce séjour me paraît bien difficile ; je voyais Senejac, ses viviers, ses landes avec les yeux de Raoul, yeux éblouis de l'enfance où les oncles et les cousins tenaient une grande place.

Senejac, une jolie propriété située à 19 kilomètres de Bordeaux avait été cédée aux 4 frères Guigné par oncle Pierre, dernier descendant de la branche française.

Mais la vraie découverte de ce mois a été la personnalité d'oncle Christian. Je fus étonnée et charmée de rencontrer un homme bon, simple, affectueux, que tout intéressait et qui, rentrant d'une promenade une petite fleur des champs à la main, cherchait à quelle famille elle appartenait puis avec le même intérêt se plongeait dans les alliances de nos familles et nous racontait mille anecdotes sur les Lalande, les Pleumartin ou les La Poeze.

Il tenait à recevoir très bien notre tribu si encombrante mais restait sobre et détaché de tout confort pour lui-même.

Continuant sa vie active, il se levait tôt, montait à cheval, présidait le déjeuner, écrivait son courrier et après le thé qui pour nous deux consistait en une tasse d'eau chaude, il restait au billard, animant notre cercle de petites taquineries et de réflexions pertinentes.

Peu à peu, je découvris sa modestie, sa simplicité, sa délicatesse et son extrême bonté qui cherchait toutes les occasions de se manifester.

Un jour, nous avons décidé tous les quatre "Charlotte, Robert, Raoul et moi" d'aller au théâtre, il prit Raoul à part et lui glissant 200 francs dans la main, lui disait : "Emmène-les au restaurant, fais le généreux et ne dis pas d'où vient l'argent".

Oncle Christian a tant fait pour la famille depuis le jour où simple employé au Comptoir d'Escompte il prit une assurance sur la vie afin de permettre à ses frères l'achat de la concession de Sumatra jusqu'au moment où il les intéressa à la Stauffer, source de nos revenus actuels, que nous devons lui garder une profonde reconnaissance.

Il s'est efforcé à procurer un emploi dans ses affaires à ses neveux et petits neveux.

Il m'a raconté qu'après avoir renoncé pendant de longues années à s'éloigner de Shanghaï, il prit enfin un congé bien mérité.

Dès son arrivée à Marseille, le Directeur du Comptoir d'Escompte lui annonça que le sous-directeur de Londres était malade et qu'on avait besoin de quelqu'un pour le remplacer d'urgence.

Mon oncle sacrifiant ses mois de congé, partit aussitôt.

La Direction apprécia si vivement ses services qu'elle le chargea de fonder une succursale à San Francisco et ainsi débuta la merveilleuse aventure d'oncle Christian.

Arrivé à San Francisco, il remplit rapidement sa mission. Ayant observé cette ville en plein développement, il créa au centre un hôtel avec de nombreuses annexes : église, temple protestant, salles de conférence, clubs, manège, bibliothèque, enfin tout ce qui peut rendre la vie facile et agréable et ce qui peut cultiver l'intelligence et élever l'âme.

Puis ses regards se tournant vers ces immenses terres, il acheta un ranch, fit l'élevage de milliers de dindes et planta un verger qu'il chaulait avec un petit avion, ce qui montre l'étendue de ses terres.

Enfin, il fonda la Stauffer sur laquelle je n'ai rien à dire puisque ces lignes s'adressent aux Guigné qui la connaissent mieux que moi. C'est aux Etats-Unis qu'il se maria avec celle que tout le monde appelait "tante Minnie".

Ils eurent trois enfants : Marie-Christine qui épousa Elie de Dampierre, Joséphine (José), qui épousa Philippe de Tristan et Christian qui resta orphelin de sa mère à 11 ans ; Christian fut très gâté par son père et connut bien des déboires.

Sa délicatesse était si grande qu'il m'a dit n'avoir jamais emprunté un sou à sa belle-famille de crainte de nuire à ses enfants si ses affaires périllicitaient.

Comme il est difficile de parler d'êtres chers, on a l'impression que les mots sont impuissants à exprimer ce que l'on voudrait dire car Oncle Christian, si fin, si racé, réunissait tant de qualités diverses qu'il est impossible de les énumérer.

J'aimais chez lui ce mélange de dignité froide, courtoise et de sensibilité très grande.

Dieu sait quel grand homme d'affaires il fut et combien il était généreux faisant profiter de ses richesses tant de personnes et d'une façon si discrète qu'il donnait l'impression de se faire pardonner ses dons par leur anonymat.

Ses petits enfants devraient écrire sa vie. Il y aurait tant de choses merveilleuses à dire et moi, je ne puis raconter que ce qu'il m'a confié ou laissé deviner de sa nature, si droite et profonde, si noblement désintéressée et si géniale.

Puis comme je le disais, je trouve difficile de parler d'êtres chers et j'aimais profondément cet Oncle qui était le parrain de Raoul.

La maladie l'atteignit et il dut souffrir beaucoup de son inaction. Mais ce temps de retraite a été pour lui un temps de grâce pendant lequel il a gardé la même grandeur d'âme sereine, la même dignité simple.

J'ai oublié de vous dire qu'il soutint le siège de Paris en 1870. Il contait la tristesse de la défaite et parlait avec un peu d'amusement des pâtés de "rats" jugés délectables.

De sa petite enfance, il parlait peu mais on devinait qu'elle avait été marquée par l'affection d'une mère admirable et tendre et que ce souci si grand de ses responsabilités vis-à-vis de la famille avait pris naissance dans le foyer uni de ses parents.

Peu de temps avant sa mort, Oncle Christian me confia : "vous savez, les derniers mots de votre tante Minnie ont été : "Sois bon pour le petit". J'ai mal interprété ces paroles, j'ai gâté Christian et j'ai fait son malheur".

Oncle Albert

C'est chez mon Oncle Albert, rue d'Argentré à Nantes que se sont passées nos premières réunions avec les Guigné, dans un cadre sombre et triste que seules de très belles porcelaines éclairaient.

Oncle Albert était un vieillard plein de verve et d'entrain accueillant ses hôtes avec gentillesse et courtoisie et les divertissant d'anecdotes drôles ou sentimentales qui révélaient combien il avait souffert de perdre si jeune, sa femme et combien ce charmant quatuor de jeunes filles qui l'entourait et l'adulait lui était précieux.

Marie, Hélène, Antoinette et Anne, si proches par l'âge, si différentes de caractère partageaient un véritable culte pour leur aïeul.

Impression très curieuse, mon Oncle et sa fille Lizzie semblaient avoir une mentalité très jeune, presque enfantine tandis que la génération suivante comptait de très sérieux personnages dont l'austérité me glaçait parfois.

Quelques temps après notre mariage, mon oncle nous fit faire un très joli voyage en Bretagne dont le but était les "Châtelets", splendide propriété située à 8 km de Saint Briec, qui est la maison-mère des Franciscaines de Marie.

Au milieu d'un ravissant cimetière, Mère Marie de la Passion, Grand-Mère et une autre religieuse étaient enterrées ; leurs tombes semblaient être le coeur de ces lieux d'où un sentiment de paix et de joie se dégageait, entretenu par l'atmosphère de cette communauté si accueillante et si raffinée. Les mères semblaient posséder des dons divers dus, je pense, aux responsabilités qu'elles devaient assumer dans les missions et au milieu dont au début elles étaient issues, milieu qui malgré ses défauts donne une grande faculté d'adaptation.

L'exploitation modèle, les ravissantes broderies, les repas délicats où la maîtresse de maison avait pour chacun des attentions charmantes, tout forçait l'admiration.

C'est au cours de ce voyage qu'Oncle Albert m'a parlé de son enfance au début joyeuse et choyée dans cette île Bourbon, île de beauté et de gaieté, qui devint dure car ainsi que ses frères, dès l'âge de sept ans, il fut confié au commandant d'un paquebot qui regagnait la France.

Pénible et long voyage pour un enfant qui allait être séparé d'une mère affectueuse, de son jeune frère et de ses soeurs. 70 ans plus tard, oncle Albert rappelait en souriant que, passant à Nantes, avant d'arriver à Toulouse, son oncle lui avait acheté son premier costume.

Il devait aller chez les Jésuites de Toulouse jusqu'à la fin de ses études.

Son goût des antiquités naquit au cours des visites faites le mercredi avec Oncle , à qui les quatre frères étaient confiés et qui, aimant les choses anciennes, les entraînait souvent chez les brocanteurs.

Après la ruine des plantations, ayant à peine son bachot et reçu à un concours de commissaire de marine, il quitta Toulouse pour rejoindre l'Indochine ; plus tard, il voyagea beaucoup, travaillant aux Messageries Maritimes et il lui arriva plusieurs histoires qu'il aimait raconter avec humour : un jour, ayant été mordu par un serpent vert très venimeux, il dut s'amputer à l'aide de son couteau de poche une partie du doigt, réflexe rapide mais qui demandait beaucoup de courage. Une autre fois, devant faire interner un employé des Messageries, il demanda à visiter l'établissement. Il fut confié à un guide très expert qui lui parla de toutes les diverses formes de la folie. Tous deux rencontrèrent un vieux monsieur, correct et sérieux. Le guide dit à mon oncle : "c'est un homme intelligent, raisonnant très bien, malheureusement il se croit Dieu le fils" ! "Incroyable", dit l'Oncle Albert, "n'est-ce pas, reprit le guide, je le sais d'autant mieux que je suis Dieu le Père."

Il m'a raconté les débuts de la plantation de Sumatra.

Mon beau-père était parti avec lui nanti d'une somme de 25 000 francs qu'Oncle Christian leur avait prêtée, l'empruntant lui-même à un ami médecin, grâce à une assurance sur la vie qu'il avait dû prendre car il ne possédait aucun bien ; début des générosités dont Oncle Christian a été si prodigue.

Voilà donc nos jeunes garçons débarquant à Sumatra, leurs sacs à la main.

Les négociations furent difficiles et près d'échouer lorsque du sac d'oncle Albert sortit une sonnerie retentissante.

Emoi, le chef parut bouleversé.

Oncle Albert retira de ses affaires un gros réveil qui aussitôt intéressa son interlocuteur, il fallut en expliquer le mécanisme ; sur la promesse que cet objet lui obéirait, il consentit à échanger la concession contre les 25 000 F. et le précieux réveil.

Les premières années de notre mariage, nous vîmes beaucoup mon Oncle et les Cornulier à Nantes, au Plessis Brezot et même au Prieuré.

Oncle Albert, à la mort de son gendre, avait sacrifié son existence parisienne pour entourer sa fille et ses petits enfants qui l'admiraient profondément, Raoul était lié avec son oncle qui le considérait un peu comme un fils et l'entoura de sa délicate affection pendant les années passées à l'école d'agriculture d'Angers ; Raoul trouvait chez lui un second foyer.

Son caractère, facile et gai, son besoin d'affection attiraient les sympathies.

En vieillissant, Oncle Albert était devenu très pieux et mon père le rencontrait chaque matin à la cathédrale où il assistait à la même messe matinale ce qui lui coûtait beaucoup car il était très gêné par sa mauvaise vue et n'aimait pas sortir avant d'avoir absorbé son café, si bien que sa fidèle Annette guettait son retour et en lui ouvrant la porte lui tendait une tasse de liquide brûlant et odorant.

Lorsqu'il mourut, le 26 février 1930, à Nantes, nous eûmes une profonde peine et son souvenir a souvent alimenté nos conversations. Il nous semblait qu'une page de notre vie était tournée.

Tante de Floris

La belle Gabrielle ainsi que la nommaient ses frères était une blonde aux innocents yeux bleus qu'animait parfois une lueur malicieuse.

Sa vie fut un roman qui débuta par la traversée de l'Océan Indien, sur un petit bateau la transportant à Pondichéry avec ses parents.

Le commandant en second s'éprit de cette blonde jeune fille qui fort timide a dû cacher sous un air de profonde dignité le sentiment qui bientôt la lia à cet officier.

Quand et où eut lieu le mariage, je ne m'en souviens pas.

Mais je sais qu'oubliée d'elle-même, épouse dévouée, tendre mère de famille, maîtresse de maison accomplie (un brin gourmande), sa foi profonde lui permit de supporter chrétiennement les grandes épreuves de sa vie.

Une de ses petites filles se souvient qu'au début de la guerre, elle lui apporta "très fière de cette mission", une lettre officielle. Quel ne fut pas son étonnement de voir sa grand-mère se mettre à genoux pour la lire : c'était l'annonce de la mort de son fils Jean.

Mon beau-père

De mon beau-père, dernier enfant de Michel et d'Isabelle de Guigné, je sais peu de choses car si ses fils l'aimaient tendrement, il semble que ses longs séjours à Sumatra, sa mauvaise santé et la "présence" de ma belle-mère aient un peu laissé dans l'ombre ses grandes qualités d'intelligence et de coeur : qualités que vantaient ceux qui comme Marie de la Martinière, le connaissaient bien et le préféraient à ses frères à cause de sa gentillesse et de son esprit très fin ; On m'a souvent raconté qu'au début du siècle, mon beau-père sortant du "Café de Paris", fut accosté par un jeune homme bien mis : "Monsieur, pouvez-vous m'aider ? Je n'ai plus un sou en poche", "Bien sûr", et mon beau-père lui remit un louis d'or ; un ou deux ans plus tard, entrant à nouveau au "Café de Paris", il vit un homme très élégant se précipiter vers lui : "Monsieur, que je suis content de vous revoir et de vous remercier... Vous ne me reconnaissez pas ? Voici déjà longtemps, vous m'avez donné un louis et grâce à vous, j'ai pu repartir et redresser ma situation. Je suis souvent revenu dans l'espoir de vous rencontrer et vous dire ma reconnaissance, car tout va bien maintenant". Raoul je crois, tenait beaucoup de lui. Mon beau-père est mort à Cannes le 1er Avril 1921, âgé de 69 ans ; il est enterré à Sénéjac.

Peu avant sa mort, mon beau-père donna à Raoul, 5 étuis de Louis d'or en lui disant : "Tu auras peut-être des jours durs dans ta vie".

Jamais nous n'avons touché à ces pièces même pendant la guerre où nous souffrions souvent de la faim.

En 1981, elles me furent dérobées à Paris lors d'un cambriolage.

MES BEAUX-FRERES

Raoul, né en 1895 avait 2 frères plus âgés : Jean né en 1891 et Robert né en 1893.

Jean était très drôle mais aussi très bon ; avec Raoul et moi il s'occupa beaucoup de sa mère quand, âgée, elle habitait à Tours. Avec sa femme, née Lili de Las Cazes, il habitait "la Presle" dans l'Allier, tout près de ce qui fut la ligne de démarcation pendant la guerre de 1940 : sa propriété était en zone libre et je me souviens encore de sa réflexion concernant ses rapports d'alors avec les Allemands : "Tu sais ! - car il me tutoyait - les Allemands, on peut leur faire croire tout et tout ; il suffit de leur mentir sincèrement".

Lili, ma belle-soeur, était ravissante ; en vieillissant, elle acquit de plus en plus de charme et de distinction ; sous la froideur apparente, elle avait une grande bonté. Elle est morte à 98 ans et elle était devenue très belle !

Jean et Lili eurent 5 enfants ; combien de leurs petits enfants avons-nous accueillis chaque été à la Blanchardière ? Nous avons reçu notamment si souvent les enfants de Marie-Madeleine et François Casalis, et plus que tous les autres, Jérôme.

Robert ; comme moi, je l'ai dit, déjà, il adorait jouer aux échecs. Il était grand fumeur : voulant faire son Carême, il se privait de cigarettes ; en réalité c'est nous qui faisions Carême tant son caractère devenait insupportable.

Charlotte, sa femme, née de Pas était très pieuse et un jour elle entraîna Robert chez Marthe Robin à Châteauneuf de Galaure ; ce fut un éblouissement et Robert termina sa vie très saintement.

Robert et Charlotte eurent 3 filles et j'étais, voici peu, dans le Nord, au mariage d'une de leurs petites filles Hautefeuille.

J'ai toujours un bel échiquier de voyage que Robert m'offrit, accompagné d'un ravissant sonnet.

Après la guerre, entre 1950 et 1970, nous avons retrouvé fréquemment à Paris, Jean et Lili, Robert et Charlotte. Ce fut, chaque hiver, une grande joie.

MES COUSINS

Lorsque nous nous sommes mariés, il restait à Raoul 4 cousins, Christian de Guigné, Henry de la Martinière, Elie de Dampierre et Philippe de Tristan car Jacques de Guigné, Jean et Paul de Floris, Alfred de Cornulier et Jean Plagino avaient donné leur vie pour la France.

I - Parmi les disparus, Raoul donnait une place de choix à Jacques de Guigné qui avait été pour lui un modèle, un idéal. Jacques était le plus jeune des enfants d'oncle Paul.

L'aînée, Hélène, était entrée chez les Religieuses du Sacré-Coeur chez qui elle fut assistante à la Trinité des Monts, y laissant des souvenirs mêlés ; puis elle partit en Chine où elle fit beaucoup de bien.

Anne, la seconde, était ravissante ; Marie-Françoise lui ressemble, paraît-il : brune, vive, pleine d'esprit, elle charmait tout le monde ; malheureusement, elle mourut très jeune.

Raoul gardait des visites de Jacques, avenue Kléber, un souvenir merveilleux. Plus tard, lorsque je connus Antoinette et eut la grâce qu'elle se confie à moi, je compris sa douleur et le vide que la mort d'une personne aussi droite, aussi rigoureuse dans la recherche du beau et du bien, pouvait laisser dans le coeur d'une très jeune femme qui, après avoir cru faire un mariage de raison, s'était profondément éprise de celui que son père lui avait imposé.

De ces courtes années de bonheur, elle gardait un souvenir lumineux : attentes, retrouvailles avant les angoisses terribles et la séparation.

Jacques fut tué le 22 juillet 1915 à la Crête de Linge et son corps ne fut pas retrouvé ; en 1922, un jardinier de la Cour affirma qu'il l'avait vu, debout, entraîné par les Allemands ; ces "on-dit" furent bien sûr très pénibles à Antoinette.

Quelle agonie pour un être si vivant et si profondément attaché à Jacques, de se retrouver seule car, pour Antoinette, il semblait alors, qu'en dehors de Jacques, plus rien n'existât.

Il a fallu la compréhension inexplicable, la tendresse d'une toute petite fille de trois ans pour lui donner la force d'exister.

Quand j'ai connu Antoinette, elle vivait entièrement du souvenir de ces deux être d'élite, Jacques et Nénette et de son amour maternel pour ses trois derniers tenus sous la férule bienveillante mais stricte d'oncle Paul. Elle m'a beaucoup entretenu d'Anne, me disant son bonheur partagé avec Jacques d'avoir cette toute petite fille, leur enfant.

Je m'imagine ces jeunes époux sur la grande terrasse de la Cour d'où l'on a une vue admirable sur le lac d'Annecy avec au premier plan l'église romane où Anne fut baptisée et où, si souvent, elle a prié et a eu la joie de recevoir son Dieu.

Le jeune ménage avait la sensation profonde de sa responsabilité dans la vie spirituelle de leur enfant et recherchait avant tout le bien de son âme. Or, me dit Antoinette, très vite ils virent se développer en elle des instincts de colère et de jalousie qui les inquiétèrent ; ils essayèrent de lutter contre ces défauts mais Nénette savait ce qu'elle voulait et résistait à l'influence maternelle.

Nénette ressentit profondément le choc de la mort de son père et la profonde douleur de sa mère ; il fallut cette parole prononcée par sa mère : "Anne, si tu veux me consoler, il faut être bonne" pour que germe en elle un sentiment d'amour et que cet amour la conduise à l'amour des autres pour l'amour de Dieu.

Je rencontrai Antoinette à la villa Saint-Benoît ; là, tout était feutré : le calme, la vie familiale, l'offrande continue de tout au Seigneur, créaient, au sein du luxe environnant, au milieu des femmes éblouissantes de beauté et de gaieté, un foyer saisissant de vertu et d'élévation chrétienne. Pourtant, de temps en temps, jaillissaient cette gaieté et cet humour qui étaient un des charmes d'Antoinette ; que de fous-rires les histoires baroques de Bibi de Rochequairie ont fait naître.

De 1945 à 1960, Antoinette a bien voulu nous donner la joie de passer près de 2 mois chaque année à la Blanchardière ; quels souvenirs délicieux je garde de ce temps où nous débutions nos journées par la messe et les terminions en choyant les enfants charmants qui nous étaient confiés. Nous partagions tout : prières, lectures, courrier, jeux et promenades et surtout ces conversations indéfinies qui alimentaient cette vie fraternelle.

Antoinette était gaie mais difficile à connaître. Ses qualités profondes, sa vertu, sa recherche d'ascétisme, la conscience avec laquelle elle faisait toujours ce qu'elle pensait être le mieux, en faisaient une personne hors du commun. Toute sa vie elle a cherché le bien avec une volonté très ferme et ce dans les plus petits actes ; je citerai seulement cette privation de sucre dans le café au lait matinal ou l'habitude de voyager en troisième classe quelle que soit la durée du voyage.

Parfois son humilité, sa trop grande politesse, sa docilité donnaient à penser qu'elle s'était composée une armure pour se défendre de ceux qui cherchaient à s'imposer à elle ; ils étaient nombreux, à commencer par oncle Paul et ma belle-mère ou encore les personnes zélées qui violaient l'intimité qu'elle avait eue avec Nénette.

Que de fois, m'a-t-elle dit dans les premières années de mon mariage, elle avait souffert de demandes sans cesse répétées de reliques ou de récits, du pillage de ces trésors gardés au fond de son cœur.

Elle était sûre que son enfant, depuis l'âge de 3 ans, avait toujours essayé de répondre aux grâces dont Dieu la comblait ; elle l'avait toujours soutenue de son

affection, de ses prières, s'effaçant pour laisser le Saint-Esprit agir en elle ainsi que le lui avait conseillé son directeur. Antoinette n'avait pas le désir de voir publier les détails de sa vie familiale.

Elle avait puisé dans l'affection touchante de sa fille le courage de surmonter son malheur et, lorsque je l'ai connue, c'est encore son enfant qui l'aidait à rester calme, attentive aux autres, ne laissant apparaître que le côté un peu passif, doux, docile et charitable quand bouillonnait en elle le sang Charette.

Il fallait la voir au milieu de ses frères et soeurs pour comprendre combien elle mâtait sa nature, afin de ne laisser paraître que l'effacement.

Le jour de l'exhumation de Nénette, en 1933, après ces heures douloureuses où chacun sentait sa peine s'approfondir de celle de cette mère crucifiée, nous eûmes un déjeuner où l'esprit taquin des "Charette" fusait ; Antoinette, après les heures de tension y ajoutait son petit grain de malice.

En 1938, après le mariage de Jacques, elle entra au noviciat des Dominicaines ; elle dut le quitter au bout de quelques mois, sa santé ne lui permettant pas d'y rester.

Beaucoup plus tard, se rendant aux vœux de sa fille Marinette à Toulouse, elle eut un malaise qui la laissa dans l'impossibilité de s'exprimer. Elle vécut ainsi 15 ans, jusqu'en 1971.

Je l'ai revue 5 fois : d'abord à Toulouse, à l'hôpital ; c'était déchirant de la sentir impuissante, presque colère de ne pas être comprise. Elle fut ensuite transportée chez les Dominicaines ; là, je la retrouvai apaisée, courageuse : seules, de grosses larmes montraient sa souffrance.

Avec Raoul, nous avons été la voir à Annecy ; un peu triste, elle restait pourtant souriante et attentive.

Plus tard, lors d'un séjour à Cannes, je la vis presque gaie, se moquant un peu de notre inaptitude à la comprendre ; ses yeux alors, pétillaient et son petit sourire de coin se relevait avec ironie.

Antoinette me témoignait une profonde affection et sa sollicitude s'étendait jusqu'à Jean-Pierre.

Quel exemple pour la famille que cette soumission souriante et cette acceptation totale de la volonté de Dieu, surtout quand on sait ce que cette réserve apparente cachait de vie intense, passionnée et de besoin de donner, de se dévouer.

Dans ce long silence qui enveloppa ses dernières années, son union à Dieu sut atteindre un point qu'il nous est difficile de comprendre.

II - Lizzie (Elisabeth), fille de mon oncle Albert, fut celle que je connus la première des cousins et cousines de Raoul. Je fus ravie d'appeler par son surnom une personne à qui la veille je faisais une révérence. Elle m'a accueillie avec une extrême gentillesse car elle aimait beaucoup Raoul et, de suite, je me sentis un peu chez moi dans ce clair et bel appartement de la rue d'Argentré.

J'aimais sa candeur et ses grands yeux étonnés, même cette façon parfois un peu irritante de ranimer une discussion que l'on croyait enfin éteinte par ses : "Mais, mon petit papa !" qui réveillaient en oncle Albert le désir souvent justifié d'avoir raison.

Elle avait dû beaucoup souffrir de rester seule avec ses huit enfants, certes pleins de qualités, mais qui, privés d'un père qu'ils adoraient n'étaient pas toujours faciles.

Lizzie nous fit rire bien souvent par le récit de ses étourderies ; ainsi, un jour elle se rendit chez Madame d'Izarn, femme assez snob qui la fit asseoir sur un tabouret très inconfortable ; voyant entrer une nouvelle visiteuse, Lizzie s'écria : "je suis confuse de ne pouvoir vous offrir mon siège, mais vraiment vous y seriez trop mal assise !"

Une autre fois, toujours chez Madame d'Izarn, elle vit une boîte de chocolats et en offrit à tout le monde, ne se rendant compte que plus tard qu'elle n'était pas chez elle.

La peur des microbes et ses scrupules nous amusaient fort ; en toute naïveté, elle nous racontait les petites difficultés qui en découlaient ; ainsi, un jour qu'elle se confessait à son Directeur, elle lui avoua avoir manqué à la charité ; le Père qui connaissait sa délicatesse de conscience ne paraissant pas s'en inquiéter, elle insista : "Il s'agissait d'un prêtre" - Silence. "En fait, de mon confesseur habituel, j'ai dit qu'il était peu intelligent !" "En ce cas, ma fille, répondit le prêtre, vous feriez mieux de changer de directeur !"

Lizzie ne se déplaçait jamais sans une bouteille d'alcool pour nettoyer les appareils sanitaires qu'elle utilisait et cela partout où elle se rendait, ce qui faisait dire à ma belle-mère : "Les Nantais sont bien sales !"

Lizzie était remplie de bonnes intentions, naïve et enfantine, on aurait voulu la protéger mais, sans que l'on sache pourquoi, elle vous échappait.

A la fin de sa vie, elle fit preuve de beaucoup de courage pendant une très longue maladie.

Comment maintenant ne pas dire quelques mots de Pierre de Cornulier, le fils de Lizzie ; Raoul avait beaucoup d'amitié pour son neveu malgré la différence d'âge.

Pierre était officier, ancien Saint-Cyrien ; il était entré à Saint-Cyr de façon originale ; garçon brillant, très littéraire et cultivé, il avait obtenu d'excellentes notes au concours, mais un zéro éliminatoire en mathématiques ; au vu des autres résultats, les examinateurs n'avaient pas osé le recalculer ; il entra donc avant dernier à Saint-Cyr afin que lui soient évitées les brimades réservées au dernier.

Pierre fut officier au Maroc, démissionna en 1938 et fut rappelé sous les drapeaux en 1939. Il s'était beaucoup attaché au Maroc et avait rêvé de faire parvenir dans ce pays de jeunes français formés à l'agriculture, susceptibles de devenir collaborateurs des colons du Maroc, des jeunes vivant ouvertement leur foi dans l'esprit de Lyautey et du Père de Foucault.

Pierre était un semeur d'idées, plein de fougue et d'entrain. Je me souviens encore de son arrivée à la Blanchardière pendant l'occupation, les mains pleines de feuillets polycopiés, les premières oeuvres que nous pûmes lire du Père Teillard de Chardin ; quel enthousiasme il avait et qu'il sut nous faire partager !

Le rêve Marocain de Pierre commença à se concrétiser en 1946, grâce à Raoul mais surtout au Père Guillou, jésuite et directeur de l'Ecole d'Agriculture d'Angers ; ce furent les C.I.A.N.A. (Centre d'Instruction Agricole Nord-Africain).

Pierre se dépensa sans compter à cette oeuvre, aidé par Raoul qui fut le premier président des "Amis du C.I.A.N.A." ; aux Sorinières, à Paris rue Montalembert, Raoul passa un temps considérable à cette réalisation, rencontrant fréquemment Pierre et le Père Guillou. Leurs projets allèrent même plus loin ; ils commencèrent à recruter des jeunes filles sérieuses, qui, ayant acquis en France des connaissances agricoles, partiraient en Afrique du Nord, se familiariseraient avec le pays et la langue et pourraient fonder les foyers français, catholiques et sains en terre musulmane.

Pierre était profondément humble, uniquement préoccupé de rendre service ; il était le dévouement même. Ceci dit, il restait farouchement attaché à ses idées, si bien que certains le taxaient d'entêtement, n'ayant pas compris qu'il était un homme d'intuitions, un précurseur qui voyait beaucoup plus loin que le temps immédiat.

Il faut reconnaître qu'il n'était pas toujours facile de le suivre et encore moins de le guider : "Mon petit Pierre, lui disait souvent Raoul, pourquoi me demandes-tu mon avis, alors que tu feras le contraire ?" Raoul aimait beaucoup son neveu dont il admirait les projets et il se tenait près de lui comme un frère.

Pierre, après de longues souffrances, mourut comme un saint ; près de lui se trouvait son fils François, "Fanfan", le bénédictin. Pierre, voyant son fils épuisé par les veilles, lui dit : "Va dormir un moment, je t'en prie". Fanfan, écrasé de fatigue, s'endormit ; quand il s'éveilla, son père était mort, s'étant, une dernière fois, oublié lui-même.

III - Les Floris

Des Floris de ma génération, j'aperçus Henry et Joseph. Je rencontrais plus souvent Louis ; j'appréciais son accueil aimable et surtout sa femme, l'humble, douce, vertueuse Jeanne qui ne pensait jamais à elle et s'effaçait devant sa soeur Gabrielle très brillante et très admirée d'oncle Christian et de ma belle-mère.

La vocation tardive de Louis fit notre admiration et a été visiblement bénie par le Seigneur ; à la fin d'une messe qu'il servait, il resta prosterné jusqu'au moment où l'on découvrit qu'il avait quitté ce monde.

Nous vîmes plus souvent les Georges vers la fin de leur vie ; Raoul aimait beaucoup son cousin. Malheureusement lors de nos visites, nous ne le rencontrions guère car en dehors de son travail de bureau, il était l'homme de peine d'une nombreuse maisonnée, les Floris accueillant à leur foyer plusieurs pensionnaires.

De Marguerite, que son état cardiaque obligeait à rester étendue, je garde le souvenir d'une jolie femme couchée dans l'ombre d'un grand et sombre salon ; très accueillante, elle nous donnait des nouvelles de tous les siens et puis nous parlions politique et religion.

J'ai eu la joie de rencontrer souvent son fils Hubert dont j'aimais la nature si délicate et si élevée ; perdre un fils de cette valeur a dû être pour ses parents une épreuve terrible.

Noëlle, femme d'Henry, m'a toujours charmée par sa beauté et sa grâce.

Marie, seule fille de tante Gabrielle, et Henry de La Martinière nous étaient très chers. Lui, grand seigneur, énergique et loyal, profondément chrétien était un vrai chef et aux Haras de La Roche-sur-Yon, j'ai pu constater l'influence qu'il exerçait sur tout son personnel.

Une répartie de Dominique m'a prouvé combien son intégrité, son élévation de sentiments, son exigence pour lui et les autres avaient été un stimulant pour ses enfants.

Dominique venait d'être reçu premier à l'ENA ; Raoul le rencontra dans l'escalier et le félicita pour cette place brillante ; Dominique lui répondit : "Comment faire autrement, mon oncle ; si j'avais été second, papa m'aurait dit : - Pourquoi as-tu laissé quelqu'un te précéder ?" !

La courtoisie d'Henry, l'esprit, la culture et l'intelligence de Marie rendaient nos réunions charmantes et nos discussions passionnantes.

Très gentiment, leurs enfants nous traitaient en cousins et je trouvais très agréable d'entendre des jeunes garçons et même un bambin comme Dominique m'appeler Tonton et me tutoyer.

Nous aimions beaucoup nos haltes à La Roche-sur-Yon où dans un cadre ravissant nous trouvions tout ce qui peut charmer l'esprit et le cœur.

Cette maison abritait trois générations ; ses membres, tous différents, avaient plusieurs points communs : l'intelligence, la générosité et la loyauté. Les huit enfants de Marie et Henry de la Martinière étaient charmants et tous plus remarquables les uns que les autres.

Nous avions tout de même des préférences ; ainsi Henriette, si durement éprouvée par la mort de Pierre son mari, 10 mois après leur mariage, le jour de la naissance de leur fille Marie-Cécile. Henriette montrait tant de courage et de dignité que je ne pus m'empêcher de lui demander : "Comment faites-vous pour rester aussi sereine ?" "Mais Tonton, me répondit-elle, il n'y a qu'un moyen : c'est de s'oublier et de vivre pour les autres", ce qu'elle a toujours fait depuis.

Près d'elle, Marie-Cécile était vraiment un rayon de soleil ; son sourire et sa tendresse nimbaient la famille d'une sorte de joyeuse lumière.

Il y avait aussi Bernadette, la dévote du Général de Gaulle, qui le suivit si aveuglément ! ; dès qu'il fut au pouvoir, il s'empressa de l'oublier ; elle ne s'en aperçut même pas !

Et François ! ; Marie, au delà de son affection maternelle, avait pour lui une sorte de vénération ; grâce à lui, tout, semble-t-il, devient paisible et facile, tout entraîne vers une vie spirituelle plus intense.

Malheureusement, très vite Henry fut nommé Inspecteur Général des Haras et voilà toute la famille installée Avenue de Breteuil.

Quelle joie ce fut pour nous quelques années plus tard de les retrouver et grâce à eux de rencontrer beaucoup de membres de la famille que je ne connaissais pas ou si peu.

Quel bonheur aussi d'entendre Marie parler des Guigné, de tante de Floris dont la fille surveillait les lectures de crainte qu'elle n'en fut effarouchée, de son accueil si apprécié des oncles et de mes beaux parents lorsqu'ils passaient à Agassac. Grâce à Marie, et à ses descriptions, la famille et surtout "Grand Père Michel" sont devenus des personnages vivants.

De ce grand-père, il fallait l'entendre lire des passages de sa correspondance à ses enfants où dans un style élégant et précis, il montrait ses qualités d'autorité et de sagesse rendant ses conseils agréables à recevoir grâce à l'originalité avec laquelle il les présentait.

Dans le grand salon de l'Avenue de Breteuil, on était attiré, presque fasciné par la maîtresse de maison, dame respectable, dont la verveur d'esprit donnait du relief et de la couleur à toutes choses et rien n'était plus agréable que d'assister à ces joutes d'esprit qui se déroulaient autour d'elle.

En dehors de la musique rien ne laissait Marie indifférente et sa documentation était si étendue que, sur tout, elle pouvait étayer son avis de sérieuses références.

Cependant, son esprit vif et original n'avait rien de livresque mais reflétait sa personnalité captivante.

Marie était très originale ; ainsi elle ne pouvait arrêter une lecture commencée. Un jour, à la Roche-sur-Yon, à l'heure de passer à table, elle s'assit à sa place avec son livre ; derrière elle, la fenêtre était ouverte. Henry se leva, prit le livre et le jeta par la fenêtre ; alors Marie saisit une jolie soupière et lui fit suivre le même chemin ; la soupière, bien sûr, fut brisée. Ils racontaient en riant cette mésaventure qui montrait bien leurs caractères.

Je dois abréger car si je me laisse aller à mes souvenirs, je ne saurai plus m'arrêter. Pourtant je veux dire cette anecdote dont je souis encore. C'était en 1971 et nous revenions de l'enterrement de mon beau-frère Jean. Nous étions entassés à 8 ou 10 dans un compartiment du train qui nous menait de Moulins à la gare Montparnasse. Pierre de la Martinière était avec nous.

Nous étions tristes bien sûr avec les yeux un peu rouges sans doute, quand Pierre commença à raconter des histoires ; bientôt tout le compartiment fut secoué par les rires et si certains pleuraient encore, c'était de joie. A notre grande honte, mais comment faire autrement avec un tel conteur !

IV - Descendants d'oncle Christian

J'ai déjà dit un mot de Christian, le dernier des enfants.

L'aînée, Marie-Christine qui épousa Elie de Dampierre, était très proche de ma belle-mère qui s'occupa beaucoup d'elle après la mort de tante Minnie. Un jour Marie-Christine lui dit : "Ma tante, je vous aime tant que s'il vous arrivait quelque malheur je ne sais ce que je ferais pour vous". - "Eh bien, je préfère ne pas attendre et que tu me montres ton affection tout de suite".

Plus tard, Marie-Christine habita un splendide appartement, rue Erlinger dans le 16ème ; tout le monde aimait y être reçu.

Quant à José, la seconde, elle fut, sans le vouloir, cause d'une aventure désagréable pour moi. Elle avait épousé Philippe de Tristan, le benjamin d'une famille nombreuse ; bel homme spirituel et charmant, il menait la vie à grandes guides ; les dollars de son beau-père filaient entre ses doigts.

Le jour de mes fiançailles à Tréguel, ma belle-mère, toujours très adroite pour faire dire ce qu'elle voulait savoir, réussit à faire raconter à papa les frasques de Philippe et s'empressa de rapporter ces propos à oncle Christian ; ce dernier, toujours droit comme un I, les communiqua à José. Et pour finir, on répéta : "c'est tonton qui l'a dit". J'étais furieuse.

Bien souvent, plus tard, Raoul m'a parlé d'Agnès, une petite fille qu'ils avaient perdue très jeune et qui, paraît-il, était merveilleusement attachante.

Sénéjac, aujourd'hui, appartient à un petit-fils de Christian.

*
* * *
* * * * *

Avant de clore ces souvenirs sur ma belle-famille, je ne puis m'empêcher de parler un peu de celui qui m'a introduit au milieu d'elle.

Quand Raoul est allé retrouver son Dieu tant aimé et servi si fidèlement, nous étions mariés depuis près de 57 ans ; je bénis le Seigneur de me l'avoir donné comme époux car ces années passées l'un près de l'autre ont été des années de grâces et de joie, des années où notre amour s'enrichissait de tout ce que la vie nous apportait.

En Raoul, j'ai trouvé un guide, un ami, un compagnon merveilleux.

**DESCENDANTS DE MERE MARIE DU COEUR IMMACULE,
ENTRES DANS LA VIE RELIGIEUSE**

Mère Marie du Coeur Immaculé, la grand'mère de Raoul, n'a pas compté, parmi ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, moins de 21 consacrés à Dieu.

- Anne, sa fille, mère Saint François Régis, morte à 30 ans, chez les Religieuses Réparatrices.

- Joséphine, mère Marie de Sainte Véronique, entrée avec Anne chez les Religieuses Réparatrices et qui suivit sa mère chez les Franciscaines Missionnaires de Marie.

- Hélène, fille d'oncle Paul, religieuse du Sacré-Coeur.

- Marie-Antoinette, fille de Jacques de Guigné ; Dominicaine.

- Deux filles de Lizzie de Cornulier, Hélène et Anne, furent religieuses du Sacré-Coeur.

- Deux petits-fils de Lizzie, François de Cornulier, bénédictin et François ^{Henri} d'Anselme : prêtre.

- Chez les Floris : Louis, devenu veuf, entra chez les Bénédictins ; deux de ses fils furent Bénédictins et sa fille Madeleine, Bénédictine.

- Trois nièces de Louis sont entrées également chez les Bénédictines.

- Marie de la Martinière a eu deux fils Pères Blancs et 2 filles religieuses du Sacré-Coeur.

- Parmi les descendants de mon beau-père : Marie-Edmée^{1/}, fille de Robert, est entrée au Sacré-Coeur^{1/}, Dominique Casalis, petit-fils de Jean est Bénédictin.

^{1/} Robert les Franciscaines.

LA FAMILLE GUIGNE DE 1850 A 1920 ; quelques dates retrouvées dans les papiers de famille (mais dont certaines sont sûrement inexactes).

- 1852 Naissance de Georges de Guigné (père de Raoul) à St Denis de Bourbon.
- 1856 Départ de toute la famille pour la France. (*peut-être*)
Passage à Nantes puis à Buxières (Indre) chez les Saint-Georges.
Arrivée à Toulouse pour l'éducation des enfants (collège Ste Marie de Caousan). (*en tous cas chez les Jésuites et sans la famille*)
- 1866 (?) Oncle Paul quitte Toulouse pour Rome et s'engage aux Zouaves Pontificaux puis repart à l'île Bourbon.
Anne et Joséphine de Guigné entrent chez les Religieuses Réparatrices.
- 1867 Retour à l'île Bourbon de grand-père et grand'mère de Guigné, (*faux à mon avis*) accompagnés de tante Gabrielle et mon beau-père, alors âgé de 15 ans.
C'est la ruine des plantations.
- 1868 Oncle Paul se marie à l'île Bourbon.
Oncle Christian, après un séjour chez ses cousins Imhans à Bourg en Bresse, fait un stage dans une banque à Elbeuf.
Oncle Albert achève ses études à Toulouse.
- 1869 Oncle Albert est reçu aux examens de Commissaire de Marine et rejoint son poste en Indochine. A Saïgon, il rencontre le Père Patria et Monsieur Brazier de Thuy, son futur beau-père.
Oncle Christian entre au Comptoir d'Escompte à Paris où il perçoit un traitement de 114 francs par mois.
Grand-père et grand'mère de Guigné quittent définitivement l'île Bourbon pour Pondichery où grand-père est nommé magistrat. Ils s'embarquent avec tante Gabrielle et mon beau-père.
- 1870 Oncle Christian est à Paris pendant le siège et quitte quelque temps son emploi pour s'engager dans un Corps Franc.
Oncle Albert, grâce à Monsieur Brasier de Thuy et au Père Patria, est nommé commis intérimaire des Messageries Maritimes à Singapour : son traitement est de 900 francs par an ; par la suite, il assume un intérim à Saïgon où il fait la connaissance de René Brasier de Thuy son futur beau-frère et de sa soeur avec qui il se fiance bientôt.
Mon beau-père quitte Pondichery pour Bourbon et rejoint oncle Paul qui y était resté seul avec sa famille.

- 1871 Oncle Christian est à Paris pendant la Commune ; en mars il part pour Bombay où il vient d'être nommé ; il y restera 4 ans.
 Oncle Albert part en prospection à Sumatra ; le sultan lui promet une concession. Revenu à Pondichery, il soumet ses projets à grand-père qui les approuve.
 Mon beau-père repart seul et définitivement de Bourbon et gagne Pondichery (il a 19 ans).
- 1872-1873 Mon beau-père, envoyé par grand-père, rejoint oncle Albert à Singapour ; les 2 frères gagnent Deli à Sumatra pour organiser les plantations. Le sultan accorde la concession (grâce au réveil) et aux 25000 francs prêtés par oncle Christian.
 La banque Demachy consent des fonds au taux ruineux de 18 %.
 Oncle Albert regagne Singapour et reprend son poste aux Messageries.
 Mon beau-père l'accompagne puis repart à Deli (Sumatra) où il restera jusqu'en 1885 ; il est accompagné, sur une grande barque l'"Hijdroos", par oncle Paul, oncle et tante de Floris et leurs 3 aînés.(!!?)
 Oncle Paul prend la direction des plantations de café, de tabac ; le caoutchouc commencera plus tard.
- Après un bon début, puis une période très difficile, deux excellentes années préludent à une grande prospérité de cette propriété qui couvrait plusieurs milliers d'hectares.
 Oncle de Floris, après avoir participé aux affaires, prend une concession à son compte à Namoë-Rambiay.
 La maison des Guigné est construite à Sunguy-si-Cambing ; c'est un joli bungalow sur pilotis, entouré d'arbres et de plantes luxuriantes (plang-ylang, hibiscus...)
- 1873 (16 juillet) : mort de grand-père qui a donné à ses fils tous les conseils nécessaires pour la conduite de leur entreprise, comme en témoigne sa correspondance.
- 1874 Grand'mère entre en religion chez les Réparatrices où elle retrouve ses filles Anne et Joséphine.
- 1875 Oncle Christian est nommé sous-directeur du Comptoir d'Escompte à Shang-Haï, puis directeur à Hong-Kong.
 Oncle Albert se marie en France avec Mlle Brasier de Thuy.
- 1876 Naissance de Lizzie qui, à Rome, est bénie par Pie IX. Le jeune ménage s'installe à Madras.

- 1877 Oncle Christian part en congé en France. A Naples, il retrouve, se rendant aussi en France : oncle Paul et sa famille, oncle de Floris et sa famille. Puis, ce sont oncle Albert et sa femme qui partent à Madras, revenant d'un voyage en France.
Grand'mère (mère Marie du Coeur Immaculé) quitte Cotacamund et accompagne mère Marie de la Passion à Rome. C'est pendant le voyage que les religieuses élaborèrent les Constitutions de la future congrégation. Le pape Pie IX, après les avoir reçues ainsi qu'oncle Paul et oncle Albert, décide la fondation des Franciscaines Missionnaires de Marie.
Mort à Madras de la femme d'oncle Albert.
Oncle Christian, à son arrivée à Marseille, renonce à son congé pour assurer un intérim à Londres.
- 1878 Oncle Christian fonde une agence du Comptoir d'Escompte à San-Francisco.
- 1879 Oncle Christian se marie avec Mary Parrott (tante Minnie).
- 1882 Oncle Christian quitte le Comptoir et crée ses propres affaires.
- 1885 Oncle Christian fonde avec Mr Stauffer la "Stauffer Chemical Compagny".
- 1885-1887 Mon beau-père revient en France ; il séjourne à Rome chez les Franciscaines qui ont fondé le noviciat des châtelets près de St Brieuc, puis sont revenues à Rome en 1882. Il rencontre sa future épouse, Emeline Plagino.
Oncle Paul quitte définitivement Sumatra et s'installe à Sénéjac que les 4 frères viennent d'acheter. (*non, ils en ont hérité*).
- 1888 Mon beau-père se marie à Marseille.
Oncle Albert loue la "Tour" à Annecy.
Lizzie et Hélène (fille d'oncle Paul) reçoivent la première communion à Rome des mains du Général des Franciscains, et sont confirmées par le Cardinal Vicair Parrochi. Oncle Albert et oncle Paul sont reçus en audience par Léon XIII.
- 1889 Mes beaux-parents s'installent à Paris, avenue des Champs-Élysées.
- 1890 Grand'mère meurt aux Châtelets où elle est enterrée.
- 1891 Mes beaux-parents habitent la villa Michelin à Cannes.
Oncle Albert, des Indes, achète La "Tour" par correspondance.
- 1892 Mon beau-père va seul à Sumatra.
Oncle Albert s'installe à La "Tour".

- 1893 Mes beaux-parents, Jean et Robert, vont à Sumatra.
- 1894 Mes beaux-parents, Jean et Robert séjournent, pendant un an environ à Plainesti en Roumanie.
Mort du père de ma belle-mère, le prince Plagino.
- 1895-1896 Mon beau-père achète Rochefleurie à Cannes.
- 1897 (?) Oncle Paul achète La "Cour" indiquée par oncle Albert.
- 1901 Mon beau-père va seul à Sumatra.
- 1904 Mon beau-père retourne à Sumatra pour la dernière fois.
- 1905 L'United Serdang Co absorbe les propriétés de Deli.
- 1907 Oncle Albert se fixe à Paris, avenue de la Bourdonnais, puis rue Cambon.
Mes beaux-parents et leurs enfants s'installent à Paris, avenue Kléber.
- 1913 Oncle Albert va en Cochinchine pour ses plantations de Corn-Tien.

ANNEXES

- 1.- Généalogie de la famille de Guigné produite selon Mgr de Caumartin en Janvier 1668.
- 2.- Extrait d'un ouvrage sur les origines de plusieurs familles de l'Ile Bourbon par le Commandant Dejean de la Batie.
- 3.- Archives de la Préfecture de la Réunion : "Pierre de Guigné à l'Ile Bourbon".
- 4.- Extrait de "Les premiers colons de l'Ile Bourbon" par Alfred Bosset 1967.
- 5 et 5bis - Annales des Franciscaines Missionnaires de Marie 1891
"Mère Marie du Coeur Immaculé".
- 6.- Almanach des Missions Franciscaines 1927
"Mère Marie de ste Véronique" : Joséphine de Guigné.
- 7.- Annales des Franciscaines de Marie 1888
Première communion à Rome d'Elizabeth (Lizzie) de Guigné et d'Hélène de Guigné.
- 8 et 8 bis - Religieuses du Sacré-Coeur - Le Caire 1990. Soeur Anne de Cornulier.
- 9.- 90 ans de Soizic de Cornulier 1990.

Extraits d'un ouvrage sur les origines de plusieurs familles de l'île Bourbon par le Commandant Dejean de la Batie.

Notice sur la famille de Guigné établissant la descendance des branches champenoises de la souche de Picardie

La famille de Guynes, de Guisgnes, de Guignes et de Guigne à l'origine, de Guigné à partir du XVII^{ème} siècle, à laquelle s'est alliée celle de Nas de Tourris par les Mottet, est une famille de bonne et authentique noblesse originaire de Picardie, où elle a possédé des terres, fiefs et seigneuries de Guignes, Bézu, Chantemerle, Chevilly, Campagne, du Buhat, de Vilette et autres lieux. Elle se divisa, au milieu du XV^{ème} siècle, en deux fortes branches, dont l'une passa en Champagne et en Touraine, puis continua son développement à l'île Bourbon.

Les de Guignes de Picardie, qualifiés nobles et écuyers dans tous les actes, eurent un grand lustre avec Claude et Jean de Guignes, seigneurs de Campagne et de Vilette, fiefs mouvants de la haute suzeraineté des puissants évêques de Noyon.

Charles de Guignes, écuyer, seigneur de Campagne et du Buhat¹, avait épousé "noble demoiselle Jehanne de Vaulx". Avant de s'établir à Campagne, il demeurait à Guivry² où il s'était marié. Une enquête faite à Chauny en 1563 le qualifie : "noble homme Charles de Guignes écuyer, seigneur de Bézu, demeurant à Guivry". Le village de Bézu près de château-Thierry, peut être considéré comme une des principales résidences de la famille de Guignes, qui a pris sans doute ce nom de la terre voisine de Guignes, et qui s'est ensuite fixée à Campagne en 1576 avec Charles de Guignes. Les de Guignes, seigneurs de Campagne et de Vilette, étaient riches et considérés, à en juger par les belles alliances qu'ils ont contractées avec les héritières des plus nobles maisons du pays.

Antoine de Guignes, seigneur de Campagne, fils de Charles et de Jehanne de Vaulx, fournit le dénombrement de son fief de Campagne à l'évêque de Noyon le 10 juillet 1582, ce qui semble indiquer que son père était mort peu de temps auparavant. Il épousa par contrat du 20 mars 1575 Anne des Marests, fille du seigneur de Beaurains³. Par acte du 15 août 1586, Jehanne de Vaulx, sa mère, vendit à sa belle-fille, Anne des Marests, tous ses droits sur la terre et seigneurie de Campagne. Louis, l'aîné de ses deux fils, lui succéda en la seigneurie de

¹Campagne, commune du canton de Guiscard (Oise).

Le Buhat, ancien fief situé sur le territoire de cette commune, relevait de l'évêché de Noyon.

²Guivry, commune du canton de Chauny, arrondissement de Laon (Aisne).

³Beaurains, village du canton de Noyon (Oise), dont la seigneurie appartenait aux des Marests.

Campagne. Mais comme il ne laissa pas d'enfants, celle-ci échut à son cousin germain, autre Louis, fils de Christophe de Guignes, frère cadet d'Antoine, et de

demoiselle de Folleville, fille du seigneur de Caillouel¹. Louis II de Guignes, seigneur de Campagne et du Buhat, épousa Françoise de Moreuil, qui lui donna deux fils, Claude et Jean, et une fille, Madeleine.

1.- Claude de Guignes, écuyer, seigneur de Campagne, Chevilly², du Buhat et de Vilette, ne contracta aucune alliance. Il vendit à Antoine d'Estourmel, marquis du Frétoy, par acte du 27 avril 1652, les terres, fiefs et seigneuries de Campagne, Chevilly et du Buhat, au prix de 80.000 livres³, et alla demeurer au château de Vilette, où il mourut le 3 septembre 1661, laissant pour héritier son frère cadet Jean de Guignes, qui suit.

Claude de Guignes avait acquis la seigneurie de Vilette de Jean Le Borgne, comte de Berneuil, seigneur de Montmartin et de Libermont, en échange d'une rente de 2.000 livres tournois, constituée à son profit par le seigneur du Frétoy. L'acte fut passé le 13 juin 1653 par devant Mes Goulouzel et Caillet, notaires à Noyon (Archives de la Somme, B. 707 ; archives de l'Oise, B. 1351).

2.- Madeleine de Guignes, mariée à Jean de l'Epinay, seigneur de Magny à la Fosse⁴.

3.- Jean de Guignes, seigneur de Vilette après la mort sans alliance de son frère aîné Claude, s'allia à Marie-Anne de Noyelles, morte au château de Vilette, le 24 décembre 1685, à l'âge de 62 ans, et inhumée dans l'église de Golancourt, village situé près de Vilette.

Avec Jean de Guignes, mort sans postérité, s'éteignit la branche mère picarde des de Guignes, seigneurs de Vilette dans l'élection de Noyon. La

¹Caillouel, village du canton de Chauny (Aisne).

²Chevilly est une dépendance de Campagne, canton de Guiscard (Oise).

³Antoine d'Estourmel dut payer à l'évêque de Noyon, seigneur dominant de Campagne, de Chevilly et du Buhat, 4.000 livres pour les droits de quint et de requint. D'autre part, une sentence rendue au bailliage de Vermandois le 28 février 1653, avait décidé que la vente aurait lieu à la charge de la redevance de sept muids de blé dus au chapitre de Noyon, en conséquence d'un bail à surcens consenti au seigneur de Campagne, suivant acte du 17 décembre 1652 (Archives de l'Oise, G. 1753).

⁴Magny à la Fosse, canton du Câtelet, arrondissement de Saint-Quentin (Aisne).

seigneurie importante de Vilette fut vendue à Nicolas de Boubers, seigneur de Marest-sur-Matz.

L'inventaire fait au château de Vilette après le décès de Jean de Guignes mentionne : "un sac de papiers dans lequel sont plusieurs pièces pour justifier la noblesse de Jean de Guignes, parmi lesquelles figurent des titres concernant la terre de Campagne, le jugement de M. Dupleix, commissaire aux maintenues en la généralité de Soissons, du 24 janvier 1668, etc..."¹

Il paraît intéressant de noter ici que, dans son Nobiliaire de Picardie, Haudiquier de Blancourt rapporte que Jean de Guigne, seigneur de Vilette, a été maintenu dans sa noblesse par l'intendant de cette province, après production devant le commissaire du Roi, en 1668, de titres de cinq races depuis l'année 1543. Cet auteur signale que cette famille a des ramifications en Champagne, où Nicolas de Guigne est seigneur de la Roche, et donne la description des armes de cette maison : d'argent, à trois maillets de gueules.

La branche de Champagne, issue de la branche mère de Picardie, a possédé les terres, fiefs et seigneuries de la Roche, de Blaincourt, de Frampas, de Romaine et de Vaubercey. Elle a brillé d'un vif éclat à la Roche et à Blaincourt, du XV^eme à la fin du XVII^eme siècle. Le fief de la Roche fut la résidence des seigneurs de Guigne pendant près de trois siècles. Aussi évoque-t-il toujours le souvenir lointain de l'histoire de ses anciens maîtres qui furent à la fois riches et puissants, et dont la domination s'étendait aux seigneuries environnantes, sous la suzeraineté des hauts barons de Ramerupt. La tige de la branche champenoise est Mathieu alias Mahiet de Guigne, écuyer, seigneur de la Roche, qui vivait en 1457, et dont le nom est parlant par les trois maillets qui figurent dans ses armes.²

¹Archives de la Somme, B. 711 (1599-1765). Consulter également en ce qui concerne les de Guignes, seigneurs de Campagne, de Vilette et autres lieux : Bulletin de la société académique de Chauny, II.225 ; minutes de Me Pain, notaire à Noyon ; archives de l'Oise, G. 1753 ; minutes de Me Caurette, notaire à Ham ; archives de la Somme, B. 707 et liasses B. 712 à 716 ; archives de l'Aisne, B. 1344 et 1351 ; Bibliothèque nationale, manuscrits, cabinet des titres ; Haudiquier de Blancourt, Nobiliaire de Picardie, 1693 (archives d'Amiens).

²Maillet n'est pas, à notre avis, une déformation de Mathieu, comme on l'a avancé. Il faudrait plutôt y voir un surnom porté par le seigneur de la Roche et d'autres membres de la famille de Guigne avant lui, surnom que répétaient ses armes. Dans cette hypothèse, Mahiet aurait dû se transmettre comme nom patronymique, ainsi que se sont transmis le créquier des Créqui, la chèvre des Chabrilan, la croix des Lacroix, le dragon des Montdragon, le maillet des Mailly, l'échelle des Scala, le pin de Loupy, la tête de Maure des Sarrazin, et tels autres meubles héraldiques qui sont devenus les patronymes parlants de familles illustres.

Au début du XVI^{ème} siècle, les Mahiet de Guigne de Champagne formèrent deux branches : la branche aînée avec Edme II de Guigne pour auteur, et la branche cadette ou de Touraine, avec Pierre de Guigne pour auteur.

La branche champenoise, après s'être épanouie à la Roche et à Blaincourt tomba en quenouille par suite de carence de postérité masculine, avec Gabriel et Edme III de Guigne, qui ne laissèrent que des filles. Quant à la branche tourangelle, d'une grande puissance végétative, elle se développa sur les bords de la Loire et de la Vienne, à Saumur, à Chinon et à la Bérangerie. Son passage à l'île Bourbon avec le capitaine Joseph II de Guigne, chevalier de Saint-Louis, seigneur de la Bérangerie, constitue un des épisodes les plus émouvants et les plus glorieux de son histoire.¹

La famille de Guigne contracta aux colonies de bonnes et parfois de riches alliances.

Le capitaine Joseph II de Guigné, seigneur de la Bérangerie, fils de Joseph I^{er} et d'Hélène Le Maistre, est né à Saumur le 17 décembre 1668. Il appartenait à la Compagnie des Indes, et fut la tige de la branche des Guigné de Bourbon. Il épousa, à Saint-Denis, le 4 novembre 1704, Françoise Carré du Talhouët, fille de Jacques Carré, sieur du Talhouët et de Françoise Chatelain. Il eut quatre enfants, dont Pierre-Joseph qui suit.

1.- Pierre-Joseph de Guigné, capitaine d'infanterie, né à Saint-Denis le 24 janvier 1709, s'allia le 30 avril 1737 à Marie Bachelier, fille de Pierre et de Suzanne Esparon, d'où onze enfants. Son fils Jacques-Michel-Joseph lui succéda.

2.- Jacques-Michel-Joseph de Guigné, né à Saint-Denis en 1742, épousa en premier mariage, le 16 août 1769, Marie Ricquebourg, fille de Hyacinthe et d'Henriette Dumesnil d'Engente, et en second mariage, Françoise Macé. De ces deux alliances sont issus sept enfants, dont Jacques-Michel-Joseph-Hyacinthe, du premier lit, qui suit.

¹Haudiquet de Blancourt, Nobiliaire de Picardie, 1693 ; Lefebvre de Caumartin, Recherches de la noblesse de Champagne faites sous sa direction par Ch. d'Hozier, Chalons 1673, 3 volumes grand in-folio (Bibliothèque nationale Lm2 37) ; archives de l'Aube, C. 1586, E. 817 et Hbis 7. 1466 ; archives du château de Brienne, inventaire des titres de la mouvance du comté ; archives d'Indre-et-Loire, G. 74 ; archives de Maine-et-Loire, G. 2549 ; Bibliothèque nationale, manuscrits, f. fr. 32.444 ; jugement déclaratif et récognitif de la famille de Guigné en Champagne, du 26 juin 1912, enregistré à Niort le 2 juillet suivant.

3.- Jacques-Joseph-Michel-Hyacinthe de Guigné, né à Saint-Paul le 7 mai 1770, s'allia au dit lieu, le 7 juillet 1789, à Anne-Maire-Marguerite Baillif, fille de Michel et de Marguerite Boucher, qui lui donna quatorze enfants, dont Joseph-Jacques-Michel qui suit.

Trois de ses filles, Rose, Cerise et Blanche, épousèrent : la première, Me Théodore Ruyné de Saint-George, avocat à Saint-Denis ; la seconde, Marc-Antoine-Jules Dejean de la Bâtie, délégué de l'île Bourbon sous le règne de Louis-Philippe ; et la troisième, Auguste Ruyné de Saint George, frère aîné de Théodore.

4.- Joseph-Jacques-Michel de Guigné, né à Saint-Paul, le 16 avril 1790, vice-président du Conseil colonial de Bourbon, propriétaire sucrier à Beaufonds, commune de Saint-Benoît, s'unit en premières noces, en 1809, à Marie-Françoise Isnard, et en seconde noces, en 1829, à Anaïs Le Bel. Il eut de ces deux alliances huit enfants. Son fils aîné, Jacques-Michel-Joseph-Mathurin, lui succéda.

5.- Jacques-Michel-Joseph-Mathurin de Guigné, né à Saint-Leu en octobre 1809, conseiller à la Cour d'appel de Pondichéry, épousa à Saint-Denis, le 5 janvier 1839, Isabelle Abadie. Après la mort de son mari, survenue à Pondichéry, Madame de Guigné entra en religion chez les Réparatrices à Tritchinopoly près de Madras, puis coopéra à la fondation de l'ordre des Franciscaines missionnaires de Marie, et mourut à Saint-Brieuc, en 1890, supérieure de cet ordre.

Sept enfants sont nés de leur mariage :

Anne, morte en 1870, mère Saint François Régis des religieuses de Marie Réparatrice ;

Joséphine, morte en 1916, mère Sainte Véronique des Franciscaines missionnaires de Marie ;

Paul, comte romain par lettres pontificales du 3 juin 1888, allié le 6 novembre 1867 à Marie-Anne-Thérèse-Julie Lagourgue : leur petit-fils Jacques est le chef actuel de la famille de Guigné ;

Gabrielle, mariée à Pondichéry, le 19 août 1868, au baron de Floris ;

Christian, qui épousa, le 19 juillet 1879, en Californie, Marie Parrott ;

Albert, marié en 1875 à Marie Brasier de Thuy ;

Georges, qui s'allia en 1888 à Emmeline de Plagino.

III

YP/JM
Préfecture de la réunion

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
Communes
et hospitalières

Saint Denis le 20 Juillet 1957

Tél. 6-19
N° 1536

L'Archiviste en Chef

à Monsieur Daniel DE GUIGNE
6, rue Jean Chatel
SAINT DENIS

Monsieur,

Vous avez demandé des renseignements concernant Pierre de Guigné habitant l'île Bourbon au début du XVIIIème siècle.

Pierre de Guigné né à Bourbon vers 1707 était le fils de Joseph de Guigné, né vers 1668 à Saumur, ancien officier, ancien garde-magasin à la Martinique, capturé par les forbans à Madagascar et débarqué par eux à St-Paul le 9 avril 1704 et de son épouse Françoise Carré qui l'avait épousé le 24 novembre 1704. Pierre de Guigné fut désigné en 1730 comme député de la Colonie auprès de la Compagnie des Indes. Il eut divers enfants notamment Pierre né vers 1726, Barbe née vers 1728 et Geneviève née vers 1731.

Il pourrait être trouvé d'autres renseignements sur cette famille, mais il serait nécessaire que vous vous rendiez à nouveau aux Archives départementales où je me ferai un plaisir d'orienter vos recherches.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

L'Archiviste en Chef,

PEROTIN

Extrait de : "Les premiers colons de l'île Bourbon, par Alfred Rosset, Editions du Cerf Volant, 2ème édition, Paris 1967

Joseph de Guigné est un des deux ou trois colons dont les bonnes manières ont impressionné Antoine Boucher qui les qualifie de "Sieurs". Sa femme est une fille du troisième mariage de Françoise Chatelain.

"Le Sieur Joseph de Guigné est de Saumur ; il est de l'âge de 41 à 42 ans en 1710. Pour connaître à fond quelles sont ses facultés, et la capacité de cet homme, il faut le prendre de plus loin que de son établissement à l'île de Bourbon ; il est de nécessité de croire qu'il est né quelque chose au-dessus du commun par les belles qualités qu'il possède, et les éducations qu'il a eues ; il a étudié, et a poussé ses Etudes jusqu'au dernier point, où elles pouvaient être dans un âge consommé, quoy qu'il les quittât de fort bonne heure pour prendre le service ; il y entra dans le corps de la cavalerie où il parvint à être officier de simple cavalier qu'il était à la paix ; il quitta le service, et passa à l'Amérique où il fut chargé de la garde de plusieurs magasins de quoy ceux qui l'employaient furent si contents qu'ils le firent marchand sur un vaisseau, dont ils donnèrent le commandement à un nommé Forget, homme de peu de capacité, de sorte qu'il se trouva obligé de prendre la conduite de la route, et vinrent à Madagascar dans le dessein de traiter avec les fourbans ; mais ils y furent pris, et cet homme se trouva obligé même par la force à faire un voyage avec ces Messieurs, pour y exercer le pilotage, et principalement la chirurgie, qu'il possède à fond ; ce vaisseau après son voyage fait, toucha à l'île de Bourbon, en 1704 ; et c'est de là qu'il y resta. Il y a épousé Françoise Carré créole-blanche, laquelle à l'exemple de son mary est d'une conduite exemplaire ; il a eu de son mariage deux garçons, auxquels il y a apparence qu'il donnera une belle éducation ; Mr Le Gouverneur le fit enseigne du quartier et ensemble nous le fimes greffier ; il s'acquitte avec exactitude et attachement de ces deux emplois..."

ANNALES DES FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE
(copiées aux Châtelets Juin 1947)

Année 1891 "Nouvelles des Provinces" (Septembre-Octobre 1890)
 (p. 366)

Saint-Joseph des Châtelets (près de St Briec, Côtes du Nord)

La R.M. Marie du Coeur Immaculé - Assistante Générale

A mesure que les sujets de l'Institut augmentent, les deuils par là-même, deviennent plus nombreux. Dorénavant, nous serons donc très sobres de détails sur les chères âmes qui nous quittent.

Mais nous ne pouvons nous taire devant le pieux souvenir que laisse derrière elle la douce et pieuse existence de la Révérende Mère Marie du Coeur Immaculé, Assistante Générale.

Dès son enfance, Isabelle fut un modèle de piété et de douceur. Toute petite encore, elle perdit sa mère et s'étudia à la remplacer près de ses frères et de sa soeur plus jeune qu'elle. On la nommait la sage Isabelle. A l'âge de 13 ans, elle fut éprouvée par une tentation terrible contre la foi ; âme déjà forte, elle sortit plus fidèle encore. Déjà elle demandait à Dieu de lui faire faire son Purgatoire sur la terre, afin de n'être pas retenue loin de Lui, après sa mort.

Elle était bien jeune lorsque son Père résolut de la marier. Elle obéit et épousa, à dix-sept ans à peine, Michel de Guigné. Bien qu'une grande union régnât dans ce ménage, Isabelle ne cessa d'envier le sort des âmes consacrées à Dieu.

Un oncle de son mari disait qu'elle semblait véritablement un ange auquel il ne manquait que les ailes. Epouse et Mère, elle fut vraiment la femme forte de l'Evangile et ses enfants, empruntant les paroles de l'éloquent Evêque d'Angers, Monseigneur Freppel, peuvent dire d'elle :

"Sa doctrine nous était apparue sous les traits de la piété, avec le charme de la tendresse, dans cet inimitable composé de grâce et de force, de dévouement et de bonté, d'innocence et d'amour, qu'on appelle une Mère chrétienne".

Dieu et le devoir furent toujours les mobiles de ses actions.

A trente ans, entourée d'une couronne de sept enfants, elle leur consacra ainsi qu'à son mari, toute une vie dont le monde n'eut jamais une parcelle. Ceux qui l'approchaient, trouvaient en elle une vivante représentation de la Paix. Son confesseur, jésuite distingué, disait à une de ses filles : "Votre mère est une sainte à canoniser ; toutefois, ne lui dites pas !" La même disait qu'elle était incapable de commettre volontairement la plus petite faute.

Sans la faire dévier de la ligne de son devoir, ses aspirations à la vie religieuse ne la quittaient pas, et souvent elle proposait à son mari de se faire Prêtre, afin qu'elle pût se retirer dans un cloître. Tout en souriant doucement, il répondait qu'il n'avait pas le courage de se séparer d'elle.

Lors de la bataille de Castelfidardo, Monsieur de Guigné, solide chrétien à la foi antique, et au dévouement sans borne au Saint-Siège, offrait à Dieu pour l'Eglise, sa fortune, sa vie, ses enfants. "Quant à ma femme, ajoutait-il, vous savez, mon Dieu, que je n'ai pas le courage de vous la donner".

Il commença par donner à Dieu son fils aîné qui s'engagea à 16 ans dans l'héroïque légion des Zouaves Pontificaux. Plus tard, deux de ses filles se firent religieuses. Dieu lui prit aussi cette fortune que le généreux chrétien lui avait offerte.

Monsieur de Guigné demande alors à rentrer dans la magistrature qu'il avait quittée depuis vingt ans et il est nommé Conseiller à la Cour d'Appel de Pondichéry.

C'est ainsi que le Seigneur au milieu de l'épreuve même, récompensait la générosité des pieux parents, ils rencontrèrent leur fille et la Révérende Mère Générale qui reporta sur eux une large part de l'affection qu'elle a toujours eue pour une des Anciennes Mères, bien connue dans l'Inde, la Révérende Mère Marie de Sainte Véronique qui a été tant d'années Provinciale dans l'Institut.

Trois ans plus tard, une maladie endémique frappait Michel de Guigné et l'emportait au moment même où ses fils, dont l'aîné n'avait pas vingt-huit ans, venaient de commencer à reconstruire très brillamment leur patrimoine, à force de résolution et de courage.

Une mort calme et digne fut le couronnement de la vie de ce grand chrétien qui voulut partager avec sa femme, en la Fête du Carmel, la Sainte Hostie de sa dernière communion et de son dernier soupir. Prévoyant qu'il quitterait bientôt sa chère Isabelle, il la légua à Mère Marie de la Passion, lui faisant promettre qu'après sa mort, elle la recevrait dans sa famille.

Quelques jours après, Madame de Guigné allait rejoindre sa fille au couvent et prenait le nom de Marie du Coeur Immaculé. De même qu'elle avait été dans le monde le modèle des épouses et des mères, elle fut dans le cloître un exemple de la vie religieuse. On la vit obéir, comme la plus petite novice, à sa fille devenue sa Supérieure. Sa douceur, son humilité, son amour de la règle firent, chaque jour, notre édification. Son oubli d'elle-même était admirable. Au chapitre de l'Institut en 1885, elle vota pour le retour aux Indes de sa fille dont l'absence brisait son coeur. C'est elle qui accompagnait Notre Très Révérende Mère Générale lorsqu'elle vint fonder en Europe le noviciat de Bretagne. A son passage à Rome, Pie IX la bénit et

lui posa la main sur la tête. Mère du Coeur Immaculé vint faire ses vœux à Saint Briec. Ce fut le bon Monseigneur David qui voulut, lui-même, les recevoir.

Il y a six ans, elle fut frappée aux Châtelets d'une attaque de paralysie qui éteignit sa belle voix restée jusque là pure et fraîche comme celle d'une jeune fille. C'était une musicienne hors ligne qui savait faire passer dans l'harmonie de son orgue la piété de son âme. Tout était suave en elle et depuis sa maladie, elle paraissait une rose blanche qui, peu à peu, se penche sur sa tige. Graduellement, sa vie s'éteignait ; néanmoins elle s'en rendait compte et nous le disait souvent ; mais son cœur, lui, restait ardent et toujours plus tendre. Quand elle quitta notre maison de Rome en Juillet pour aller en Bretagne, elle avait grande hâte de revoir ses enfants comme si elle avait le pressentiment que le Bon Dieu l'appellerait bientôt à Lui. En effet, deux jours après avoir embrassé deux de ses fils et ses deux filles, dont l'une, notre Econome Générale qui se trouvait à Paris, elle arriva aux Châtelets et y fut frappée d'une nouvelle attaque de paralysie qui l'emporta rapidement.

L'annonce de sa mort répandit dans l'Institut une émotion pleine de suavité, tous les yeux se levèrent vers le ciel et chacune en voulant prier pour elle se surprit à la prier.

Deux de ses fils, avertis par dépêche, arrivèrent à temps pour aller avec leur soeur conduire dans notre pieux cimetière la Mère qui les avait tant aimés. De tous les côtés, parvint à notre Chère Mère Marie de Sainte Véronique, l'expression de la vénération profonde de tous ceux qui avaient connu notre Chère défunte.

Une de nos petites soeurs écrivait : "Ce bel épi était si mûr qu'il a penché vers la Terre et le Bon Dieu s'inclinant, l'a cueilli pour le mettre en son céleste grenier. Je la prie pour que j'obtienne sa douceur et son humilité".

Le Cardinal Desprez, Archevêque de Toulouse, écrivait le 8 août : "Je me suis empressé d'adresser à Paul, comme à l'aîné de la famille une lettre par laquelle je vous exprimais à tous la part que je prends à votre grande douleur".

"Je prie pour votre vénérée défunte ; mais elle n'a pas besoins de nos suffrages, son Ame, riche de mérites, est au ciel. Je n'oublie pas ceux qui la pleurent. Ma soeur vous envoie ses plus sympathiques condoléances. Je vous bénis, Chère enfant, et vous renouvelle l'assurance de mon paternel dévouement en Notre Seigneur Jésus-Christ".

Cardinal Desprez

Archevêque de Toulouse

vb

Le Père Procureur Général des Franciscaines envoya les lignes suivantes :

Rome, 31 Juillet 1890

“C'est donc aujourd'hui que votre Chère Maman est partie pour le ciel. J'en avais le pressentiment quand elle a quitté Rome et j'ai dit à la Mère Générale mon appréhension.

“Belle âme, s'il en fut jamais ! Je puis vous le dire pour votre consolation, mon Enfant. C'est une des plus privilégiées que j'ai connues dans mes 25 ans de vie sacerdotale. Volontiers, en pensant à son départ subit, mais non imprévu, doux et calme comme sa vie entière, je demande au Ciel : “Que mon âme ait aussi la mort des Justes !” - Depuis bientôt huit ans que je la connaissais, je l'ai toujours vue à Dieu. - Son cœur ne battait plus que pour Jésus et ses enfants, sa famille du Ciel et celle de la Terre. Son âme, un peu craintive, n'a pas connu les terreurs de la dernière heure et si elle doit passer par le Purgatoire, nous voici à la fête de la Portioncule. Notre-Dame des anges et Saint François ne laisseront pas loin du ciel leur fille privilégiée.

“Courage donc, Chère Enfant, vous avez au ciel, une Mère qui ne cesse de vous aimer et qui vous aidera plus que sur la terre par son intercession auprès de Dieu.

“Je vous bénis, mon Enfant, et avec vous, tous vos frères auxquels j'envoie mes sincères sentiments de condoléance.

Votre bien dévoué en N.S.

Fr. Raphaël

Proc. Gén.

Copié aux Châtelets

Le 18 Octobre 1946

L'ALMANACH DES MISSIONS FRANCISCAINES

LE CINQUANTENAIRE 1877-1927

Mère Marie de Sainte Véronique

Le nom des de GUIGNE demeure deux fois gravé dans les premières pages de l'Institut. Il évoque d'abord le souvenir d'une grande Chrétienne qui, à la mort de son mari, consacre à Dieu le soir d'une vie exemplaire et se trouve bien peu après son entrée en Religion, dans l'autorité même de sa fille. De là, entre Mère Marie du Coeur Immaculé et Mère Marie de Sainte Véronique, cette lutte des Saints où l'obéissance, la régularité, l'esprit de soumission de la Mère seront toujours victorieux de la piété filiale et de l'humilité de la jeune Supérieure.

Toutes deux premières compagnes, puis Assistantes Générales de la Mère Marie de la Passion, lui voueront un même courage, un même dévouement, un même amour.

A Mère Marie du coeur Immaculé appartient le glorieux privilège d'avoir partagé avec Mère Fondatrice la première bénédiction vivifiante du Grand pape Pie IX, et les journées décisives de la fondation des Châtelets. Mais, tandis que cette demeure séculaire encadre ses dernières années puis couvrira de son ombre recueillie sa tombe ouverte en 1890, fixons un instant le regard sur l'oeuvre de sa fille.

Ceux qui connurent Joséphine de Guigné sous le voile de Mère Marie de Sainte Véronique ne peuvent oublier ni la délicatesse de cette âme, ni son amour passionné pour la Personne de Notre Seigneur. C'est cet amour qui lui fit solliciter à son entrée en religion le nom d'une Sainte intimement unie à la Passion du Sauveur.

Par une merveilleuse disposition de la Providence, reçue dans le Tiers-Ordre le 4 octobre 1882, en même temps que Mère Marie de la Passion, elle se nourrit dès lors encore plus ardemment de cette dévotion excellemment franciscaine. Vraie fille du stigmatisé, les vertus reines de François brillèrent dans cette âme généreuse, humilité, pauvreté, ardeur pour la pénitence, attachement à la règle n'avaient d'égal qu'une charité sans borne pour les âmes, et voilées sous une certaine rigidité une tendresse de Mère pour les plus timides, les plus faibles. Celle qui dans son abnégation totale substituait volontiers l'original pseudonyme de zéro, fut cependant un des soutiens les plus dévoués de la Mère fondatrice dans les épreuves insondables des débuts.

Nommée Provinciale des Indes en 1884, elle présidait deux ans plus tard à la fondation cingalaise de Moraturna et la même année à celle du grand Hôpital de Colombo, 1888 la voyait conduire un nouveau groupe missionnaire dans la Cité brahmine de Méliapour. Mais au premier appel de sa Mère Générale, elle quitte les

Indes et nous la retrouvons à Paris dans la sombre petite maison de la Rue Dutot, dressant les plans du travail, gagne-pain nécessaire des oeuvres et des Missions et dirigeant les constructions de la première imprimerie Missionnaire. Elue assistante générale en 1890, c'est encore à sa longue expérience que Mère Marie de la Passion fait appel pour partir à l'Institut au Canada.

Mieux que la Baie de Saint-Paul, Québec lui semble le centre de choix pour une première fondation. mais l'Evêque est absent et pour longtemps peut-être. Rien ne peut arrêter la courageuse missionnaire, elle part en charrette à travers bois et chemins remplis de fondrières. Brisée de fatigue, elle arrive auprès de Monseigneur Bégin qui, tout en lui reprochant paternellement cet extrême effort, lui ouvre son diocèse et lui voue dès cette heure le plus bienveillant intérêt.

“Vous avez vaincu, dit-il, établissez-vous à Québec si vous le voulez”. La florissante province canadienne n'a pas oublié cet acte de courage, elle aime à le rappeler ainsi que l'inépuisable charité de Mère Marie de Sainte Véronique à qui elle garde une profonde vénération.

En 1896 enfin, c'est à l'ombre aimée de la Portioncule que cette vraie Franciscaine goûtera les joies d'édifier un Rivo-Porto tel que ne l'eût pas désavoué “le petit pauvre”. Ce fut la dernière fondation confiée par la Mère Fondatrice à celle qui l'avait si vaillamment aidée.

Trop tôt après, Mère Marie de Sainte Véronique reçut la lourde croix de l'Institut en deuil de sa Mère ; à sa douleur de fille aînée s'ajoute le poids de la responsabilité pendant les mois d'intérim jusqu'en Juin 1905.

Après une vie si remplie et si féconde, la Religieuse n'aspirait plus qu'au grand repos du soir ; son âme contemplative avait trop soif de ne plus converser qu'avec Dieu.

A peine déchargée du poids de la responsabilité et entourée du respect et de la vénération de toutes les soeurs, on la vit, fidèle aux moindres prescriptions de la Règle, prendre le rang comme la plus humble novice et consacrer des heures entières à la méditation du Christ dans sa Passion douloureuse.

Une longue et cruelle maladie, de pénibles infirmités crucifièrent ses dernières années, mais sans jamais lasser une patience qui semblait prendre chaque jour une force nouvelle.

Et c'est ainsi qu'elle mourut, généreuse jusqu'à la fin, le 13 Avril 1916.

**ANNALES DES FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE -
de 1888**

Nouvelles de Rome - Maison Ste Hélène

... "Le jour de la Ste Couronne d'épines, notre petite chapelle de la maison Ste Hélène servait de sanctuaire à une bien touchante cérémonie.

M. Albert de GUIGNE, consul de France à Madras, avait conduit à Rome sa fille Elisabeth pour faire sa première communion près de sa grand'mère : Mère Marie du Coeur Immaculé, Assistante générale.

(Nous rappelons que Mme de Guigné, mère des fils si chrétiens dont nous parlons ici, est entrée en religion après la mort de son mari, conseiller à la cour de Pondichéry).

M. et Mme Paul de Guigné s'étaient décidés à venir le rejoindre à Marseille pour donner la même grâce à leur fille Hélène, d'un an moins âgée que sa cousine.

Les futures premières communiantes furent confirmées le mercredi des Cendres par Son Eminence le Cardinal Vicaire, dans sa chapelle privée.

Suivant l'usage romain, on admit à la même faveur la petite soeur d'Hélène de Guigné, Anne, âgée de 8 ans ; la chère bonne maman de ces trois privilégiées, assistait avec ses trois fils et sa belle-fille à la pieuse cérémonie.

Le vendredi suivant, le Révérendissime, assisté du T.R.P. Raphaël, définitiveur général et en présence de Mgr Zonghi, ami toujours si paternel de l'Institut, faisait faire la première communion à Elisabeth et à Hélène. La Mère Marie du Coeur Immaculé était au milieu de la chapelle entre ses deux petites filles. Son humilité était confuse d'une telle place ; mais tous les coeurs étaient émus en la voyant ainsi entourée des enfants et des petits-enfants de sa famille du monde et des membres de sa famille religieuse. (Rappelons que sa fille : Marie de Ste Véronique était à cette époque Provinciale en Indes). Son petit-fils lui-même, qui n'a encore que 4 ans, saisi du zèle apostolique, se tourna vers le grand Indien païen, domestique de son oncle Albert et lui dit montrant le Très St Sacrement exposé, tout impressionné : "Tu vois, Sami, je te dis moi que c'est vraiment le Bon Dieu qui est sur l'autel".

Rien n'a manqué à la fête. Notre Mère Générale (Mère de la Passion) avait voulu donner elle-même la retraite préparatoire aux deux chères petites filles, à la famille desquelles tant de souvenirs la rattachent. Le soir au salut, à la Rénovation des voeux de Baptême et à la Consécration à la Sainte Vierge, le T.R.P. Raphaël s'est heureusement inspiré de la fête du jour et du nom des heureuses communiantes. Il leur a rappelé que leurs deux patronnes, en portant un diadème terrestre, ont su comprendre le prix de la couronne d'épines du divin Sauveur.

Toutes deux l'ont honorée et en ont ceint leurs fronts. Aussi s'est-elle changée sur leurs têtes au ciel, en un diadème de gloire. Les deux saintes semblent inviter leurs deux protégées à marcher sur leurs traces en les appelant dans notre chapelle de Rome... Ste Hélène en est la patronne et Ste Elisabeth n'est-elle pas celle des religieuses missionnaires de Marie, filles de St François et vouées comme elle à la pauvreté et aux oeuvres de charité ?

Soeur Anne de Cornulier, fille de Lizzie.

Religieuses du Sacré-Coeur
Maison Provinciale
5, rue Beyrouth Héliopolis
Egypte 11341 Le Caire
Tél. 2582232

—
Le 22 Décembre 1990

Nous savons que vous êtes par la pensée, le coeur et la prière, proche de cette maison d'Héliopolis d'où Anne est partie hier tout doucement vers le ciel... Sr Solange vous a donné les premiers détails ; je viens plus longuement vous en parler après avoir demandé à l'infirmière soeur Paloma, les détails qu'elle seule avait...

Quand elle est revenue de France, nous l'avons retrouvée heureuse de son séjour là-bas, et elle ne nous paraissait pas fatiguée. Elle avait repris toutes ses activités avec son énergie habituelle. Mais il y a quelques semaines, à un repas pris au réfectoire, elle a eu une sorte d'étouffement qui nous a inquiétées. Elle avait de la peine à avaler et respirer. Elle a été chez le docteur qui a dit qu'elle avait eu alors un léger infarctus, et qui a indiqué des médicaments... A partir de ce moment, elle a commencé à ne pas se sentir bien. Lors d'une nouvelle visite chez le médecin, on lui a fait un électro-cardiogramme. Il a révélé un coeur faible et usé par l'âge... Il a changé plusieurs fois les médicaments, mais ils avaient très peu d'effet. Elle avait de la difficulté à avaler, et elle, qui mangeait si bien en temps normal, se sentait affaiblie. Le docteur nous dit, hélas, qu'il ne pouvait rien pour enrayer ces toutes petites angines de poitrine...

Toujours sereine, Anne voulait garder ses occupations, mais au réfectoire, elle préférait se mettre à une table seule pour aller à son rythme et ne pas parler. Elle voulait garder la vie commune pour tout. Pour la première fois, le lundi 17, à 17 h.30, elle a dit : "Aujourd'hui, je me sens fatiguée, et je demande de ne pas aller à la réunion de communauté". Elle est restée dans sa chambre, mais à 18 h.45, elle était à la chapelle pour la Messe. Elle ne l'a pas manquée un seul jour. Le jeudi soir, elle demanda à une Soeur : "Réveillez-moi demain matin à 7 h. pour que j'aille à la Messe de 8 h. On lui dit : "Mais non ; si vous dormez, tant mieux. Le Seigneur vous dispense de la Messe. "Sa réponse la peint tout entière : "Si vous ne me dites pas que vous viendrez, j'aurai la crainte de ne pas me réveiller, et je risque de me lever à 5 heures." Devant pareil argument, on lui promet de venir... Elle assista donc à l'Eucharistie, alla communier avec tout le monde, donna le baiser de paix à la façon copte... Elle descendit au réfectoire pour le petit déjeuner ; comme on la voyait plus faible, on lui proposa de la servir de café et de lait... et elle accepta, ce

qu'elle refusait généralement. Elle mangea doucement, très peu, puis elle dit : "je vais maintenant me reposer dans mon lit, et à 11 heures, je prendrai peut-être une tasse de thé". Elle se coucha donc. Vers 11 heures, Sr Suzanne Maréchal, de Ghamra, qui passait chez nous, entra dans sa chambre pour une petite visite. Elle la trouva couchée, très présente ; Anne dit à Suzanne qu'elle se préparait à rencontrer le Seigneur... Et Suzanne la quitta. Sr Paloma vint plus tard, et lui proposa du thé qu'Anne accepta. Elle vint ensuite lui disant : "c'est un thé léger et très chaud. Veux-tu que j'avance la table ?" Réponse : "non, je vais me lever"... Paloma la quitta... Environ 20 minutes après, elle entra pour reprendre le verre... Anne était par terre, le verre posé soigneusement à côté d'elle... Le Seigneur était venu, et elle L'avait rejoint sans souffrance, semble-t-il...

Bien que nous sachions son état très grave, nous avons été atterrées... Maintenant, elle repose, sereine, presque souriante ; on respire la paix auprès d'elle. Les funérailles auront lieu à 2 h.30, dans l'après-midi...

Vendredi est un jour de congé en Egypte, aussi ce matin, élèves, personnel, professeurs étaient stupéfaits de sa disparition. Elle était, je pense, la religieuse la plus connue de la maison. Responsable de la porterie, avec une mémoire invraisemblable pour les personnes (elle qui avouait oublier parfois les "choses") elle savait tout de ce qui les intéressait et leur en parlait avec le cœur...

A toutes ses soeurs, elle laisse le souvenir d'une religieuse donnée au Seigneur et d'un dévouement extraordinaire... Malgré son âge, elle assumait encore beaucoup de travail, et refusait de se faire remplacer. Personnellement, j'ai dû discuter longuement avec elle, il y a trois semaines pour qu'elle accepte de ne pas assurer la surveillance de la porterie à 6 heures du matin, et me laisse prendre son tour... Il en fut de même pour la visite du soir, la fermeture des portes du jardin... Bagona pourrait citer bien des traits montrant avec quelle finesse elle savait répondre aux invitations à la prudence. On lui avait dit de ne pas circuler dans les rues mais de prendre un taxi... Elle eut l'idée d'aller le chercher un peu plus loin, pour que ce soit plus économique ! A Begona lui disant qu'elle devait sortir "au minimum", elle répondait "et moi, je pense au maximum !" Et cela avec son sourire si malicieux. Elle avait des mots charmants, et bien d'elle. Lors de son dernier départ pour une tournée en Haute Egypte, Begona qui avait peur de ne pas la retrouver au retour (c'est ce qui arriva puisqu'elle était à Bayadeya hier) voulut l'embrasser. Et Anne de se reculer : "Non ! J'ai un rhume "perfide" que je ne veux pas vous donner". Mais Begona l'embrassa malgré tout... Je vous raconte tout cela, mais je sais que Begona veut vous écrire elle-même. Seulement, vous comprenez qu'elle a peu de temps aujourd'hui...

A côté de son dévouement, elle était d'une extrême pauvreté personnelle. Tout lui était bon ; elle donnait aux autres ce qu'on lui offrait. Très compatissante pour les pauvres, elle avait ses protégés qui venaient régulièrement la trouver. Au moment de Noël, elle faisait une liste de familles à secourir avec les noms et âges des enfants, et les responsables de Division se les partageaient. Ces derniers jours, elle écrivit encore un rappel à l'ordre, signé de sa main, pour rappeler aux responsables qu'elles devaient s'inscrire... La vie en Egypte a bien ses contraintes

matérielles : robinets qui coulent, communications téléphoniques déficientes, ouvriers qui ne viennent pas malgré leurs promesses, etc... Et quand nous soupirions avec un ton un peu impatient, Anne nous disait en souriant : "Mais, c'est normal !"...

On n'en finirait pas de raconter ainsi des traits de sa vertu... mais une vertu agréable ! Si elle était austère pour elle, elle ne l'était pas pour les autres ! Toujours satisfaite de ce qui arrivait, sans aucune prétention, accommodante... on avait du mal à découvrir ses préférences, car tout lui était bon...

Il y aurait encore bien des choses à vous écrire... Mais vous devinez que le temps me manque... Je voulais tout de suite vous donner quelques détails pour vous unir à nous. Je l'ai fait sans ordre, au courant de la plume... ou plutôt de la machine... et c'est ce qui vous expliquera mes nombreuses fautes de frappe... Pardonnez-moi et ne voyez que mon désir de vous être très proche. Je vous embrasse avec affection et vous assure de l'union de toute la communauté et même de la Province si reconnaissante à Anne pour ses 45 années de service !

VIIIb

Religieuses du Sacré-Coeur
Maison Provinciale
5, rue Beyrouth Héliopolis
Egypte 11341 Le Caire
Tél. 2582232

Le 23 Décembre 1990

Pour la famille de soeur Anne de Cornulier

Je pense que ces quelques détails sur votre chère Anne, vous seront une consolation et un adoucissement dans votre peine.

Elle était revenue de son séjour en France, si heureuse de vous avoir revus, parlant des uns et des autres avec affection et reconnaissance, mais sachant bien aussi qu'il ne s'agissait plus d'un "au revoir" sur la terre, mais d'un "adieu" au vrai sens du mot... Nous ne nous doutions pas alors qu'il serait si proche pour elle !

Il y a quelques semaines, une sorte de crise d'étouffement, pendant un repas, fut pour nous la première alerte : elle était devenue soudainement si pâle... Mais elle prit vite le dessus, et n'y prêta pas attention. Nous avons voulu pourtant consulter le médecin qui nous dit qu'il s'agissait d'un petit infarctus... Anne voulait continuer sa vie sans rien changer, mais devant sa fatigue croissante, une seconde visite médicale lui fut pour ainsi dire "imposée". Un électro-cardiogramme révéla une très grande faiblesse du coeur, et d'autres médicaments, indiqués... Ils ne firent, hélas, pas plus d'effet, et le cardiologue nous avoua qu'il était impuissant à enrayer le mal et ces petites angines de poitrine. Grâce à Dieu, Anne ne souffrait pas, mais avait du mal à avaler, et elle qui se nourrissait d'habitude très bien, attribuait à ce changement de régime alimentaire, son manque de forces.

Energique comme toujours, elle voulait encore assumer son travail, recevait les pauvres, préparait avec amour la distribution que les élèves font pour Noël, stimulait les Soeurs pour être sûre que tout soit fait à temps. Pour la première fois, le Lundi 17, elle avoua sa faiblesse et exprima son intention de ne pas aller à une réunion de communauté, fixée à 17 h. 15... mais à 18 h. 45, elle était à la chapelle pour l'Eucharistie ! Elle y fut fidèle jusqu'au bout ; le mercredi, elle demanda à la sacristine de prévenir le prêtre pour qu'il ne lui donne qu'une demi-hostie.

Le Vendredi 21, elle participa à la Messe à sa place habituelle, au dernier rang, s'avancant avec les autres pour recevoir la communion. Après son action de grâces, elle prit au réfectoire, un peu de cagé au lait, et prévint qu'elle se reposerait dans son lit jusqu'à 11 heures. Elle reçut ensuite une Soeur d'une maison voisine qui, de passage à Héliopolis, voulait la saluer. Anne avait son habituelle lucidité, mais était très faible... On lui apporta ensuite du thé comme elle en avait exprimé le désir, refusa qu'on approche une table pour le poser, disant qu'elle se lèverait pour

le prendre. Environ 1/4 d'heure après, quand l'infirmière voulut reprendre le verre, le Seigneur était venu la chercher sans souffrance, et elle L'avait rejoint...

Exposée dans une chambre d'infirmierie, elle avait une expression reposée, détendue. On respirait la paix auprès d'elle et toutes les personnes qui venaient se recueillir et prier, retrouvaient son sourire si caractéristique.

Vendredi est un jour de congé en Egypte, aussi élèves, professeurs, employés furent-ils stupéfaits d'apprendre, le Samedi matin, qu'ils ne la reverraient plus. Comme l'enterrement était fixé à 2 h.30 après le départ du Collège, beaucoup voulurent rester et prévenir leur famille, si bien que la chapelle était pleine de personnes que l'on sentait très émues. La Messe fut concélébrée par le Père Gennaro, aumônier du Collège, l'Assistant régional des Jésuites, le prêtre de la Basilique qui lui avait donné la communion le Vendredi matin. Les élèves chantèrent de tout leur coeur, et mêlées aux chrétiennes, des musulmanes qui avaient voulu manifester leur reconnaissance à Soeur de Cornulier qui les accueillait avec tant d'affection. Des professeurs, anciens et actuels, des anciennes élèves, des religieuses d'autres congrégations, des amis, etc...

Suivant la coutume égyptienne, disposées dans le chœur des couronnes, quatre grandes, offertes par les élèves du Collège, les professeurs, la Présidente de l'amicale. Détail touchant, alors que commençait la cérémonie, la jeune fille musulmane qui donne les cours de computer, vint en larmes, apporter des roses, et la sacristine les disposa dans deux vases dans le chœur... L'homélie fut prononcée par le Père Gennaro qui rappela la vie de soeur de Cornulier, toute donnée à Dieu, aux autres, aux pauvres surtout, et qui fit un vibrant appel pour les vocations : "Nous en perdons une, mais disons à Dieu : donnez-en plusieurs maintenant !" Après l'absoute, la communauté disposée en deux lignes le long du perron reçut les condoléances. C'était touchant de voir tous ces témoignages d'affection, ces pleurs. Sans cesse revenait : "Comme elle va nous manquer !" et nous ne pouvions que leur dire en toute vérité : "Elle vous aimait tant !"

La voiture mortuaire fut suivie de deux autos, deux microbus, et un grand autobus du Collège dans lesquels avaient pris place, les Soeurs d'Héliopolis et de Ghamra, des professeurs, employés, anciennes, amis, etc... Au cimetière, des chants de paix et d'espérance, en Arabe et en Français, accompagnèrent ces moments souvent si pénibles : Seigneur, en ta demeure, toute paix, toute joie... Qui habitera dans ta maison, Seigneur?... Salve Regina...

Comment vous exprimer maintenant le merveilleux souvenir que nous gardons de votre chère Anne ? A nous aussi, elle était très "chère" ! C'était une religieuse toute donnée à Dieu, avec un entier d'oubli d'elle-même et un courage extraordinaire ! Jamais elle ne reculait devant sa peine, ne pensant qu'aux autres, à ce qui pouvait leur faire plaisir... Pauvre pour elle-même, elle était généreuse, toujours prête à donner, et Dieu seul sait les misères qu'elle a secourues, les personnes qu'elle a patiemment écoutées et apaisées...

En communauté, elle était un élément de paix, car tout lui convenait, semblait-il. Connaître ses goûts et ses préférences n'était pas facile ! Avec cela une pointe d'humour qui nous faisait sourire et lui permettait de tout dire... Et si elle sentait une pointe d'agacement ou d'impatience devant les contrariétés nées des retards ou des difficultés matérielles de la vie égyptienne, son "mais c'est normal" détendait l'atmosphère...

Je ne puis vous écrire plus longuement aujourd'hui. Que ces lignes tracées avec amour, vous assurent du moins de notre union dans la peine, la prière, mais aussi la reconnaissance pour tout ce qu'Anne a donné à notre communauté et à toute la mission d'Egypte.

Avec ma plus cordiale affection.

Ecrit par Charlie de Cornulier, fils de Paul de Cornulier, petit-fils de Lyzzie de Guigné, arrière petit-fils de mon oncle Albert de Guigné.

Le Plessis-Brezot, 1er juillet 1990, anniversaire de Zoizic de Cornulier Lucinière, née le 1er juillet 1900

Maman et ses parents :

Grand-père, Ambroise Rolland de Rengervé. Les Rengervé sont de vieille noblesse bretonne, d'extraction chevaleresque remontant au XII^{ème} siècle.

· Pourquoi papa n'en parlait-il guère ?

Il est vrai que les Rengervé n'ont pas eu en Bretagne, la notoriété des Cornulier, mais je soupçonne papa de nous avoir caché une tare dans la famille de sa femme : En 1690, un certain M. Dacoste, colon à St Domingue (Antilles) alors française, épouse Marotte, négresse Congo (sans doute une belle esclave affranchie), il y a de celà 300 ans cette année !

6 générations plus tard naît Ambroise de Rengervé, dont la mère, née Cébert de la Salle descend de la belle esclave. Une telle tache noire ne s'oublie pas !

Maman devait avoir 1/128^{ème} de sang noir dans les veines et nous ?

Ambroise, le père de maman était le gentilhomme campagnard typique de son époque, gérant ses terres et chassant, mais néanmoins Maire de sa commune pendant plus de 30 ans ; très aimé de ses administrés et très apprécié pour ses conseils en agriculture.

Grand'mère de Jacquelot du Boisrouvray, mère de maman, était d'une vieille famille noble de la région de Quimper (on lui connaît un Conseiller au Parlement de Bretagne en 1628).

Mamgoz, pour ceux de nos enfants qui l'ont connue, avait une forte personnalité, mais un coeur immense ; elle était pieuse et nous l'avons connu avec son chapelet mais ne dédaignant pas les "Bon Dieu" et autres jurons de bon aloi qui lui échappaient parfois. Soizic restera toujours très attachée à la famille de sa mère - ses grand'père et grand'mère de Jacquelot - et par là même, à Quimper où ils habitaient la vieille "baraque à Jacquelot".

D'un premier mariage, grand'père avait eu 2 fils, Jacques et Xavier ; Soizic a donc vécu avec deux demi-frères, le second étant mort quand maman avait 12 ans et l'ainé, jeune officier tué au front dès le début de la guerre de 14, lorsqu'elle avait 14 ans. Elle aura plus vécu avec son véritable frère Yves de Rengervé, devenu capitaine de cavalerie, et lui aussi tué au front en 1940.

Sa jeunesse

Que devient Soizic parmi ses proches ?

Nous savons peu de choses sur sa jeunesse ; il faudrait qu'elle nous la raconte.

Elle vivait partagée entre La Salle, propriété de son père, et Nantes, place du Port Communeau, dans le petit appartement que nous avons connu et où nous vivrons un peu pendant la guerre.

Elle fera ses études chez les Dames du Sacré-Coeur à Nantes, comme toute jeune fille de bonne famille à l'époque. Elle y apprendra un français de bon aloi et bien sûr les bonnes manières, et y ancrera la foi qui ne l'a jamais quittée. Le grand ruban bleu ciel, porté en sautoir, sur l'uniforme traditionnel a sûrement récompensé plus d'une fois la petite fille sage qu'elle était.

C'était l'époque où l'on s'éclairait aux lampes à pétrole et aux bougies ; où l'on puisait l'eau au puits - mais il y avait aussi une pompe à main dans la cuisine. Pas d'électricité, pas de téléphone, pas de radio ou de télévision inconnues encore, pas d'auto, on rendait visite aux chatelains du voisinage et on allait à la messe le dimanche en voiture à cheval.

Ses vacances se passaient à La Salle où elle jouait au cerceau, à la corde à sauter (ce qu'elle sait faire encore) au diabolo et au volant... Son père devait lui apprendre à jouer à l'écarté, ce qu'elle n'aimait guère.

De ses vacances d'hiver, maman garde un douloureux souvenir des chasses à la bécasse. Son père, grand chasseur invitait ses amis des environs pour une battue dans les taillis de La Salle ; je ne sais si les chiens ne suffisaient pas, mais Soizic et son frère Yves, un grelot attaché au poignet, devaient s'enfoncer dans les fourrés pour lever les bécasses, et ce toujours par un grand froid qui marque le passage de ce gibier.

Le chenil et les chiens griffons vendéens, tenaient une place importante dans la vie quotidienne de La Salle.

Il ne faut pas oublier la visite aux fermiers, où l'on accueillait "not' maitre" avec le verre de Noah (le rapeux vin blanc du coin) et "not' maitresse" avec le café et les biscuits, avant d'aller visiter l'étable et le veau dernier né.

Mais la vocation campagnarde de maman ne semble pas s'être affirmée à cette époque.

De son entourage, on ne peut oublier Elise et Louisa, les fidèles cuisinière et bonne de grand'mère de Rengervé, qui suivaient les déplacements de la famille

entre La Salle et Nantes. Pour maman, comme pour nous plus tard, sinon pour elles-mêmes, elles faisaient partie de la famille. Sans oublier aussi Eugène, mi-cocher et plus tard chauffeur, mi-valet de chambre, et qui servait à table dans son uniforme...

Jeune fille

La guerre de 14-18 passe, avec la perte de son frère Jacques et de son oncle Alain de Jacquelot, capitaine d'infanterie, tué lui aussi dès le début de la guerre. (C'était le père de l'oncle Maurice, le général que certains d'entre nous connaissent).

Soizic a alors 18 ans.

C'est en 1920 qu'elle connaîtra un jeune officier de marine, l'Enseigne de Vaisseau Paul de Cornulier Lucinière. Il a trois ans de plus qu'elle.

Il a fait une partie de la guerre, engagé volontaire, après la mort de son père. D'abord simple soldat, il a terminé la guerre à l'Ecole Navale où il a été reçu en 1917. Pour l'heure, il rentre de Bizerte où il a convoyé un torpilleur autrichien depuis les côtes de Dalmatie.

D'une bonne famille nantaise, de vieille noblesse bretonne, sinon fortunée, avec quelques espérances, à partager toutefois avec ses sept frères et sœurs ; les charmes de l'officier de marine - il est aussi beau garçon - joueront tout de suite.

Intelligent, cultivé et raffiné, c'est un beau parti.

Comment se sont-ils connus ? Je pense, par les sœurs de Paul, élèves du Sacré Coeur.

Le mariage a lieu le 23 décembre 1920, en la Cathédrale de Nantes. Paul de Cornulier est alors instructeur au bataillon de fusilliers marins à Lorient.

Epouse et mère de famille

En 1922, Soizic et Paul sont à Brest.

C'est la naissance d'Elizabeth... et les naissances successives des sept enfants, tantôt à Brest, tantôt à Nantes, tantôt à La Salle, Hélène terminant la série en 1933.

Pour nous, leurs enfants, c'est Brest qui restera le point de repère commun. Papa n'ayant pas voulu transporter sa famille d'un port à l'autre, c'est Brest qui aura été notre seul port d'attache.

La vie de maman à cette époque, c'est d'abord celle de la femme d'officier de marine, avec l'absence du mari les jours et les nuits de garde, les absences pour les sorties en mer, et celles plus longues de quelques mois, comme la croisière du Duquesne autour de l'Afrique.

C'est aussi celle de la maîtresse de maison dans les deux appartements que nous avons occupé successivement, rue de Traverse avec vue sur la rade de Brest, puis rue Voltaire, tout près aussi du Cours Dajot où maman gardait les plus petits pendant que les aînés faisaient du patin à roulettes ou on ne sait quoi...

La vie à la maison était très organisée, avec une cuisinière - Marianne - qui faisait aussi le marché, et la bonne Berthe, qui faisait le ménage et gardait les plus petits. La solde d'officier de marine n'était pas très grasse, et il n'y avait pas d'allocations familiales ; l'économie régnait et maman tenait son carnet de comptes.

Les repas étaient commandés par maman, mais c'était simple, les pommes de terre avec la viande ou le poisson à tous les déjeuners ; le soir la soupe et l'entremet (riz au lait, semoule au lait, bouillie de froment au lait, oeufs au lait, et le far aux pruneaux du dimanche soir). Entre les deux, le lundi les lentilles, le mercredi les haricots blancs et le vendredi les nouilles, entrecoupés de légumes verts.

Il a fallu la guerre de 40 pour changer les habitudes, parce qu'il n'y avait plus forcément de tout cela...

Maman passait beaucoup de temps à repriser, à cette époque, on ne jetait pas les chaussettes trouées. La couture aussi lui prenait du temps pour adapter les vêtements des plus grands aux plus petits et, aidée de la couturière Antoinette, confectionner les vêtements de tout le monde. Il lui restait cependant du temps pour lire en tricotant.

Le dimanche, on allait à la messe au "Refuge" chez les bonnes soeurs. Bien sûr, on était à jeun pour la communion et maman veillait à ce qu'on n'ait pas avalé une goutte d'eau en se lavant les dents ! On n'aurait pas pu aller communier.

C'est surtout le dimanche qu'on mettait de la musique ; nous avions un phonographe à manivelle et s'il y avait peu de disques, ils étaient assez variés, des fanfares de chasseurs alpins aux choeurs de l'armée rouge, du tango argentin à Borodine en passant par les ukulélé de Hawaï.

Mais le summum, quand papa était là, c'était le récital de chant de maman, accompagnée au piano par papa, et spécialement inoubliable pour nous, la chanson de Solweig !

De temps en temps, il y avait le "thé" des amies de maman. Mme de la Ménardière, Mme Noël, Mme Allard et quelques autres. Seule, Marie de la Ménardière n'était pas femme d'officier de marine, son mari - le pauvre Léon - était assureur, c'était un peu une tare, mais il avait une auto !

Les vacances se passaient surtout à La Salle - "tio belle petite guerrouée" disait Marie Choblet, la fermière de La Salle en nous voyant arriver - et le mois d'août au Plessis-Brezot. Il y eut aussi Roscoff, mais je ne peux guère en parler, étant en général en camp scout pendant ce temps.

Le départ comme le voyage étaient toute une affaire ; on faisait les malles à enregistrer pour le train, sans oublier d'y mettre les livres pour les devoirs de vacances. Dans le train, nous occupions tout un compartiment de troisième classe, on entassait les bagages à main dans les filets, sans oublier le violoncelle de Charlis, le violon de Jacques, le pique-nique du déjeuner et, à une époque, le biberon des derniers ainsi que le réchaud à alcool pour le réchauffer (lors d'un voyage, je me souviens, le réchaud a fui et nous avons dû manger des sandwichs à l'alcool à brûler !)

Parents et grand'parents pourraient en raconter encore beaucoup sur notre vie à Brest...

Mais la vie de maman, c'était aussi celle de "mère de famille" - sept enfants à élever, échelonnés sur onze ans.

A l'époque, il n'y avait pas de manuel d'éducation, et les règles étaient à la sévérité. "Supportez-vous les uns les autres" nous a dit St Paul pendant la messe de ce jour ; il a fallu que maman nous supporte tous, à tous nos âges. A vrai dire, nous aussi, nous avons dû la supporter !

"Revêtez des sentiments de patience", nous dit encore St Paul. Si maman l'a acquise, c'est bien à nous ses enfants qu'elle le doit...

Quant à la réussite de son éducation, je n'en parlerai pas, vous en laissant juges, vous ses petits enfants et arrière petits enfants, puisque nous sommes vos parents, grand'parents, oncles et tantes.

Survint la guerre de 39/45

Son mari, papa, va être absent pendant presque six ans.

Nous, ses enfants, avons entre six et dix-sept ans au début du conflit, nous en aurons entre douze et vingt-trois lorsqu'il nous retrouvera, et maman aura assumé seule le développement de ses enfants.

C'est une période dure, les nouvelles de papa sont rares, de la Martinique d'abord, puis de l'Afrique du Nord, seulement quelques cartes de correspondance qui arriveront au compte goutte.

La famille est repliée à Nantes chez grand'mère de Rengervé, dans le petit appartement de la place du Port Communeau où nous sommes un peu entassés, elle et ses enfants.

La vie est un peu difficile, maman ne touche que la moitié de la solde de papa. C'est l'époque de l'occupation allemande, avec le couvre-feu qui oblige à camoufler les fenêtres le soir, avec des rideaux noirs, et interdit de sortir le soir après neuf heures. C'est aussi l'époque du rationnement en nourriture et en toutes choses. J'en retiendrai tout de même le souvenir de la grosse malle en osier qui arrive chaque semaine de La Salle, et qu'on ouvre avec ravissement, apportant fruits et légumes, beurre mi-sel, viande, volailles et sucre de raisin.

C'est aussi le temps des alertes aux bombardements et de leurs sirènes lugubres. En 1944, Nantes est bombardée, la famille se replie au Plessis-Brezot chez notre grand'mère de Cornulier où nous passerons la fin de la guerre.

C'est le premier vrai contact de maman avec Monnières, elle fait la connaissance des gens du pays qui l'apprécient puisqu'à la fin de la guerre, en avril 45, elle est élue au Conseil Municipal de Monnières (elle y restera jusqu'en 47 où papa, ayant pris sa retraite, l'y remplacera).

Papa est rentré en France, la guerre est finie, et la famille s'installe à Nantes, rue Henri IV.

C'est la difficile période des retrouvailles avec papa, après six ans d'absence. Papa qui a pris sa retraite est surtout au P.B., dont il a hérité à la mort de sa mère, notre grand'mère de Cornulier.

Petit à petit, les aînés des sept enfants prennent leur envol ; en 1946, c'est avec Béatrice et Henry, le premier mariage au Plessis-Brezot. Il y en aura bien d'autres.

Je crois que c'est en 1954 que les sept enfants partis chacun vers leur destinée, maman va rejoindre papa au Plessis-Brezot. C'est à partir de ce moment que la vocation rurale de maman va se dessiner puis s'affermir.

Depuis 1946, année de la naissance de Christian, son premier petit enfant, jusqu'en 1968, à la mort de papa, elle sera la grand'mère qui accueille ses petits enfants. Il y en aura trente-huit.

Hors des vacances, la vie est un peu austère avec papa déjà malade, un peu casanier, surtout plongé dans la généalogie, ses réflexions philosophiques et ses lectures jusqu'à deux heures du matin (quand tout le monde est couché, il lit surtout des romans policiers qu'il s'indigne de nous voir lire, et qu'il met ensuite sous clef avant de les brûler !)

Après la mort de papa, c'est maman qui prend les rênes du Plessis-Brezot.

Petit à petit, elle devient la grand'mère que vous connaissez maintenant.

Le premier arrière petit-fils est arrivé en 1970 ; il y a maintenant quarante-deux arrière petits-enfants....

Et le P.B. se transforme, vignes et maison, elle fait ce que papa malade, avait négligé - surtout à la fin de sa vie et de sa longue maladie.

Elle est la grand'mère accueillante à tous, qui a su accepter le devenir et les évolutions de chacun.

Ce n'est pas toujours facile, croyez-le.

De 1900 à 1990, elle est passée de la voiture à cheval à la navette spaciale, du drapeau fleurdelisé que hissait son père le 14 juillet à La Salle au bicentenaire de la révolution, de la messe en latin à la célébration d'Hervé aujourd'hui ; des domestiques de moins en moins nombreux à la femme de ménage une fois par semaine, du thé de dames à Brest à la cuisine du Plessis-Brezot, de Louis le vieux jardinier à ses fleurs, ses haricots verts, ses framboises ; de la présidence de l'Action Catholique féminine de Monnières au club du troisième âge et à la communion qu'elle porte le dimanche aux malades ; de la "châtelaine de Monnières" à celle que tout le monde connaît.

A soixante-cinq ans, avec soixante-cinq leçons, elle a passé son permis de conduire. Qui ne connaît sa 2 CV entre Monnières et Clisson ?

Le siège en est tellement tassé qu'on ne la voit plus au volant ; je la soupçonne de regarder la route par la fente d'aération ! et l'on croirait que la voiture roule sans conducteur.

Bien sûr, il lui arrive quelques mésaventures, mais c'est parce que sa médaille miraculeuse était tombée par terre...

Son jardin reste une de ses passions, mais la terre est parfois bien dure quand les herbes tiennent bon et que c'est elle qui doit céder... "une fois n'est pas coutume", se cassant le bras par la faute de ces sales plantes. Les outils sont aussi bien mal faits quand, récemment, ayant marché sur les dents d'un rateau, elle en reçoit le manche dans le nez.

On pourrait en raconter, sur presque un siècle de vie de votre grand'mère ! Mais il faut bien en terminer !

J'achèverai donc, maman, en vous disant Merci.

MERCI de nous avoir donné la Vie, et par nous, à toute votre descendance.

MERCI peut-être surtout, de nous avoir montré le Courage et la Tolérance.

MERCI enfin d'avoir su maintenir la cohésion de la famille, malgré l'indépendance qui nous caractérise tous, mais que nous tenons bien de vous.

Et maintenant, de la part de tous ceux qui sont là et de ceux qui ne sont pas là.

Bon anniversaire
et bonne route vers vos cent ans

Le Plessis-Brezot 30 juin 1990

Charlis